

SAINT-FLOXEL



Ils se souviennent ...

BULLETIN MUNICIPAL 2004

MOT DU MAIRE

Je voudrais commencer par souhaiter à toute la population une bonne et heureuse année 2005, que la santé soit au rendez-vous.

L'année 2004 a été marquée particulièrement par le 60^{ème} anniversaire du débarquement allié près de chez nous, cette période particulièrement douloureuse pour la commune vous est d'ailleurs relatée par des témoignages de personnes présentes à ce moment.

Le schéma d'assainissement en étude depuis un certain temps commence à se préciser mais il reste beaucoup d'informations à faire passer, or seul pour le moment que la rue Saint-Clair et la Foulerie sera en collectif.

La communauté de communes qui adhère au Syndicat Manche Numérique nous informe qu'Internet à haut débit sera disponible dans le courant de l'année.

La question d'urbanisme se pose, pourrons-nous toujours répondre sans étude de la commune.

Nous avons pris la décision d'une extension de la mairie, le permis de construire est en préparation ce qui permettra une meilleure réception des habitants.

Je tiens à remercier les élus avec lesquels je travaille, l'ensemble des personnes bénévoles qui participent à la vie de la commune, aux employés de la commune, aux associations et aux personnes qui ont un devoir de citoyen.

Et rendez-vous pour 2006.

*Le Maire,
Bernard JAUNET.*

ILS SE SOUVIENNENT...

La page d'histoire de cette année n'attendait pas qu'on se creuse la tête bien longtemps pour trouver son thème, La Presse de la Manche avait ouvert le sujet au début de cette année 2004.

1944- 2004 : 60 ans d'anniversaires d'un débarquement qui a permis la libération de la France occupée par la force armée des allemands et du nazisme. En abordant ce sujet à travers ce bulletin, en quelque sorte, on souffle ensemble les bougies, même si, comme vous allez pouvoir le constater à travers les pages suivantes, certains ont payé toutes leurs vies le prix de cette libération.

Pendant plus de quatre ans, Saint-Floxel a vécu cette occupation et a particulièrement été secoué par l'année 44.

Aux quatre coins de cette petite commune, hormis au nord-ouest où l'on situe « Le Vert Bosquet », « le hameau Couhières »... quelques personnes vivent encore là. Elles ont toutes connu les événements du débarquement et les quelques jours qui ont suivi dans un des coins de Saint-Floxel. Elles sont nées entre 1922 et 1936, elles avaient donc entre 8 et 22 ans en 1944 ; et nous offrent toutes un témoignage à chaque fois très vivant.

Certains nous content des anecdotes bien rigolotes, d'autres laissent couler une sensibilité très émouvante ou bien encore nous offrent un récit poignant présentant la pire des cruautés et des lâchetés du genre humain : « l'assassinat » sous la forme du triste massacre vécu dans cette tragédie de la chapelle St-Clair.

Je tiens à remercier personnellement, mais aussi au nom de tous les habitants de Saint-Floxel, ceux qui nous offrent à cœur chaud ces quelques années de vie plus ou moins difficiles, plus ou moins bouleversantes :

- Maurice ALLIX : « *Chassés par le feu...la fuite périlleuse* »

(événements vécus à « La Foulerie »)

- Albert CAUCHARD : « *Terré dans les caves* »

(événements vécus à « la rue Saint-Clair »)

- Bernard JAUNET : « *Un avion au milieu de la ferme* »

(événements vécus à « La Grille »)

- Marie-Joséphine LETERRIER: « *La tragédie de la chapelle Saint-Clair* »

(événements vécus au « Hameau – es – blond »)

- Fernande et Albert VALOGNES : « *Ton absence ...* »

(événements vécus à « la Cour des Vaux »
et à « La Huberderie »)

Le premier témoignage est celui de Albert CAUCHARD qui a toujours, depuis son plus jeune âge, été passionné et érudit en histoire. Il nous présente donc les événements avec un caractère un peu historique et nous met dans l'ambiance de la vie de ces années de guerre .

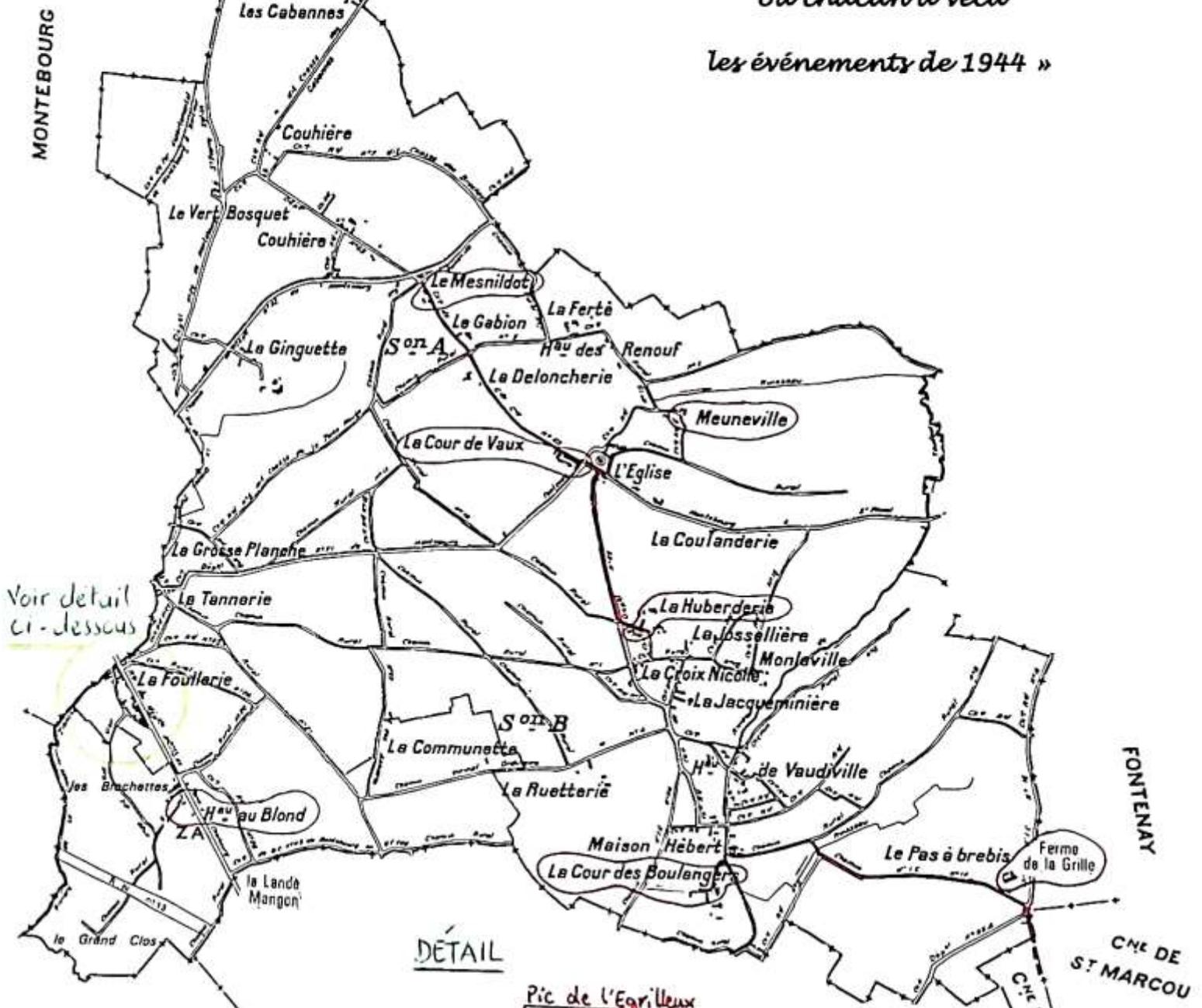
CNE DE VAUDREVILLE

« Plan de la commune

présentant les différents lieux

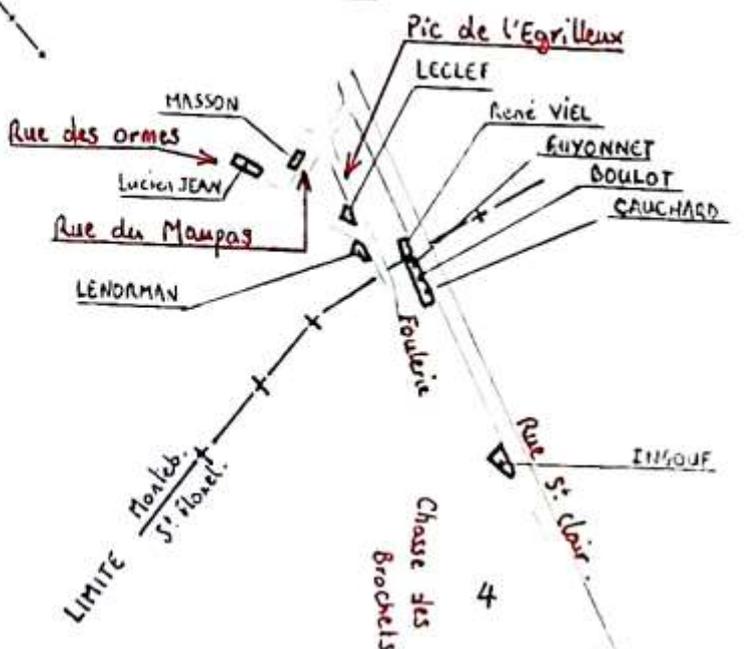
où chacun a vécu

les événements de 1944 »



Voir détail ci-dessous

DÉTAIL



Albert CAUCHARD « Terré dans les caves »



Il est à peine 1 heure du matin ce 23 mai 1932 lorsqu'un petit garçon entre dans la vie. Il aura pour prénom le même que son père, Albert, mais se distinguera vite et mieux pour certains par « Titi » ou « Bébert ». Deux ans plus tard, un autre garçon naîtra, son frère André.

La petite famille, Albert, Marie et leurs deux enfants Albert et André vivent à la « rue St-Clair » chez la grand-mère Lainé, une modeste maison située à cinquante mètres du pont de la rivière délimitant Montebourg et St-Flozel.

La maman, Marie, élève ses enfants et comme à peu près toutes les femmes de cette époque, son temps est occupé à faire la cuisine, chercher l'herbe aux lapins... et tricoter.

Le papa, Albert, est charron, forgeron, charpentier. Il travaille en grande partie à l'atelier de charronnage « Ingouf », situé au point de rencontre de la « rue St-Clair » et « la Foulerie » (actuellement contrôle technique).

Mais comme il a la tête près du bonnet, quand il ne s'entend pas avec le père « Ingouf », il va travailler à tâche à la carrière de Montebourg, d'ailleurs il y gagne plus d'argent. Comme il est costaud et qu'il arrive à charger des cailloux que d'autres sont obligés de casser, il gagne bien... et puis il y a encore ce troisième boulot à la cidrerie où il a appris à faire la goutte. En fait, il travaille un peu où ça lui plaît.

A ses huit ans, Albert a quelques souvenirs encore bien marqués.

En 1940, deux chasseurs-bombardiers allemands ont pris la route en enfilade et ont mitraillé les anglais qui remontaient vers Cherbourg. Suite à cela, les gens de la rue ont dit qu'il fallait mieux s'en aller ; le père Guyonnet a proposé qu'on aille se réfugier au bois de Montebourg dans sa ferme située à deux petits kilomètres à l'ouest de l'abbaye.

On est partis et deux ou trois jours plus tard, alors que les allemands étaient installés dans Montebourg, on est rentrés.

Les premiers allemands que j'ai vus étaient des motards ; le premier sur une moto et le second sur un side-car muni d'une mitrailleuse ; Ils nos ont regardés et nous ont salués comme si

de rien n'était ; pourtant, nous les gamins, on évitait de les regarder, on nous en avait tellement foutu la trouille, qu'ils étaient terribles...sauf des gens comme notre père qui avaient connu en 14-18, presque 2 ans de guerre.

Rentrés à la maison, on a vu des fantassins allemands passer ; ils marchaient en colonnes de compagnie, par 4. Montant vers Cherbourg, ils se dispersaient dans la région pour occuper les villes, et réquisitionnaient alors les maisons. Chez nous, comme la maison était modeste et qu'il y avait 2 gamins, ils n'ont rien réquisitionné.

En ces jours là, tout l'univers était perturbé ; la tannerie, la scierie... tournaient au ralenti ; et puis, pendant l'occupation, l'activité a repris son rythme. A partir de là, tous les soirs, il y a eu le couvre-feu, ça devait être à 22 heures ; alors il fallait camoufler les fenêtres avec des rideaux ; les phares des vélos et des voitures étaient peints en bleu pour empêcher aux avions de repérer ces lumières. Il ne fallait pas qu'un rai de lumière ne sorte des maisons sinon, la patrouille allemande tambourinait à la porte.

Après ces 2 ou 3 jours de perturbation, on a repris le chemin de l'école, à l'abbaye, qui était devenue une garnison allemande ; ils ont resserré les classes pour occuper le maximum de bâtiments, monté des baraques dans certains champs autour et fabriqué des abris.

Ainsi, jusqu'en 42, c'était très calme ; on n'était pas libres certes, mais la guerre n'existait pas réellement.

Les allemands sur le territoire français

Ici, ils étaient corrects. S'ils trouvaient à acheter du beurre, des vêtements ou des objets de luxe pour leurs femmes en Allemagne, ils achetaient et même payaient bien... Certaines personnes en ont d'ailleurs profité pour trafiquer avec eux et faire du commerce.

Les commerces de la rue St-Clair

Il y a avait le bistrot à Auguste Pouppeville à l'angle de la rue qui monte au stade et un bar épicerie tenu par Mr et Mme Legalais qui a repris la suite de Madame Lelandais en 1942 ou 43 ; elle annonçait ainsi la succession :

« Mr et Mme Legalais font savoir à la clientèle qu'ils vont prendre la suite de Madame Lelandais le 15 mai. A partir du 28 avril, Madame Lagalais se tiendra à la disposition des clients pour les inscriptions générales. »

Les tickets de rationnement

Il fallait se faire inscrire en épicerie pour donner ses tickets. Tout était rationné, même les produits locaux. La cause : les allemands faisaient payer aux français de leur effort de guerre ; la France ravitaillait l'Allemagne qui combattait sur tous les fronts, sur l'ensemble de l'Europe de l'Ouest.

Ce système de rationnement a entraîné dans nos petites campagnes le troc (veau, cochon, lait, beurre...), et en ville, un marché noir à des fins de profit, entre ceux qui n'avaient pas assez de revenu et ceux qui faisaient le marché noir, profitant de cette situation pour mettre le gros prix.

Le jeu des enfants : « la guerre ! »

On jouait à la guerre...Au début, j'admirais les allemands plus que l'armée française qui avait encore des fusils de 14-18, des « bande-molletières », tandis que les allemands avaient de la prestance, des armes...

Les soirs d'occupation

Les gens se réunissaient et occupaient les soirées à jouer à la belote, la coinchée... discutaient et buvaient un coup.

L'entreprise TODT

En face de chez nous, dans le champ situé à droite du chemin qui monte au stade Lecacheux, l'entreprise TODT était installée, employant des gens de toutes sortes de nationalités, notamment des Européens de l'Est (polonais...) Elle était gardée par des allemands armés.

Installée ici pour l'entrepôt de matériel servant à construire le mur de l'atlantique, et lieu d'hébergement ; à partir du printemps 43, le rythme d'activité de l'entreprise a commencé à s'accélérer (période à laquelle la côte a commencé à subir des bombardements).

Le mur de l'atlantique... pourquoi ?

L'intention des allemands était de débarquer en Angleterre, d'ailleurs, les anglais ont été soumis à des attaques aériennes très importantes de la part des allemands qui avaient beaucoup d'avions... mais... comme les anglais ont gagné sur ces attaques, les allemands se sont retirés... et ont changé de tactique. Ils se sont mis à protéger les côtes pour ne pas que les anglais débarquent, d'où la création du mur de l'atlantique.

Eté 42... petite anecdote

Pendant la guerre, ma mère avait un certain courage, plus intellectuel que physique.

Je me rappelle que chez Louis Boulot, notre voisin de gauche, comme la maison avait été réquisitionnée, y'avait un lieutenant allemand du nom de « Ennock » qui y logeait.

Une fin d'après-midi où il faisait chaud, notre mère nous faisait faire notre prière, les fenêtres ouvertes.

Le lendemain ou le surlendemain, au moment où nous partions à l'école, croisant ma mère, il la salue... et tout en imaginant son accent :

- « Bonjour madame ! je vois que vous faites faire la prière à vos enfants. Votre Dieu, est-ce qu'il vous a donné la victoire ? »

Ma mère qui avait une certaine prestance a dû lui répondre que Dieu n'avait pas à donner la victoire à quelqu'un et que lui, était-il sûr d'avoir une victoire définitive...

Répondant alors :

- « Nous avons gagné, nous tenons l'Europe ! »

Elle lui fit cette réponse comparée avec Bonaparte :

- « Bonaparte est allé à Moscou, il a tenu une partie de l'Europe sous son joug et un jour il a été battu ! Les dictatures ne durent que... »

- « Cette conversation a été très intéressante pour moi, au revoir madame ! »

On voyait cet allemand là passer à cheval, il allait faire manœuvrer ses hommes dans les chasses... D'ailleurs, dans la « chasse de Jérusalem », derrière le stade actuel, y'avait un champ de tir de quelque 300 mètres ; ils avaient installé des tampons de chemins de fer, des cibles... et ils s'entraînaient. Quand on voulait aller jouer dans c'coin là, comme y'avait des sentinelles, ils nous arrêtaient :

- « Non ! pas passer ! fusils, pan ! pan ! »

La mort de la grand-mère Lainé

Un dimanche en ce début d'année 43, il faisait froid. La grand-mère était allée porter du foin à ses vaches. Elle avait plusieurs bottes attachées avec une corde sur l'épaule. Elle montait la route de St-Florel après « la Grosse Planche ». Survinrent des allemands avec une charrette attelée, à quatre roues. A hauteur de la grand-mère, un des chevaux attiré par le foin, prit une bouchée et secoua ; la grand-mère tomba sous les pattes des chevaux et fut piétinée. C'est le député Lecacheux qui la soigna... mais un mois ou deux plus tard, elle mourut des suites de cet accident. Ma grand-mère était vraiment bonne pour moi comme pour mon frère à qui, il s'en souvient très bien, ce fut le 1^{er} coup dur de sa vie... Et deux mois plus tard, ma communion s'est passée ici, à la maison... dans une ambiance triste.

L'abbaye à partir de la fin 43

Y'avait déjà plus tellement de pensionnaires à cause des alertes de plus en plus fréquentes annonçant les bombardements des fortifications de St Martin-de-Varreville, Crisbecq, Morsalines, La Pernelle...

Les allemands passaient par les tabatières pour accéder aux toits de l'abbaye où ils avaient installé des miradors, et derrière leurs mitrailleuses, ils attendaient.

Comme il y avait des abris autour de l'abbaye, les allemands nous gueulaient dessus pour aller s'y réfugier.

A partir de la fin avril 44, comme les abris étaient trop petits pour tant de monde, l'école a été scindée en deux temps ; certains y allaient le matin et les autres l'après-midi... et puis vers la

mi-mai, y'a plus eu d'école du tout ; les frères des écoles chrétiennes, qui étaient enseignants ont rencontré les parents pour qu'ils récupèrent leurs enfants.

Chez les frères de l'abbaye, y'avait deux tendances : « les pétinistes » et ceux qui étaient contre « Vichy ». Les frères « pétinistes » nous faisaient chanter : « Maréchal, nous voilà... »

Même au sein de notre famille, y'avait des « affrontements » d'idées. Mon père était plutôt à gauche, et ma mère très religieuse, bien qu'elle eut été assez intelligente pour ne pas être entrée dans le jeu du Maréchal Pétain ; elle n'avait pas été convertie par les principes de la discipline par l'autorité à la solde d'Hitler, qu'elle n'a d'ailleurs jamais admis.

Entre l'école laïque et l'abbaye, y'avait un affrontement, c'est qu'ils nous appelaient « l'école des couacs », c'est-à-dire des corbeaux ; comme les frères étaient habillés en noir...

Petite anecdote, en ce début 44

Dans la maison voisine appartenant à la famille « Boulot », réquisitionnée par les allemands, un soir, Julien, un militaire allemand de nationalité roumaine, était assis derrière la fenêtre, près du fourneau. Soudain, il appelle mon père avec un accent très prononcé :

- « Albert ! un coup de Calva ! »

... Le paternel lui « file » un bon coup de Calva, et Julien se met à raconter le conflit qu'il avait eu avec son supérieur.

- « Aujourd'hui, moi gueulé après officier ! Pas raison c'coup là ! Si moi exercice, pas ordonnance, pas faire travail, pas faire les bottes, pas faire le feu dans la chambre, pas faire le lit, rien faire ! Si moi faire le boulot, pas exercice ! Et le capitaine a dit : « Bon ! Rester là faire la chambre ! »

Y'a des moments, on rigolait ... Sauf à partir du jour où les américains sont arrivés ; c'était plus dans la maison qu'ça s'passait... mais dans les caves.

L'installation de la cave

« Louis Boulot » et notre père ont commencé à construire l'abri ; ils avaient mis des gros bastings dans deux sens avec des chandelles tous les deux mètres pour supporter le poids des murs si la maison s'écroulait. Le paternel avait dit à Louis Boulot :

- « De toute façon, c'est capable de supporter le poids de la maison écroulée, et d'ailleurs, si les maisons s'écroulaient, on s'rait à l'abri. Si les maisons ne s'écroulent pas et qu'ils envoient des obus incendiaires, elles vont crâmer et on va être obligés de foutre le camp. »

En fin de compte, y'a eu qu'un obus qui est tombé chez Guyonnet le 12 juin, dont le feu a été maîtrisé.

Les premiers jours dans la cave

« C'était par intermèdes. » On restait parfois dix minutes et quelquefois plus d'une heure, et lorsque l'on entendait à nouveau la sirène annonçant la trêve, alors on pouvait ressortir et chacun retournait vaquer à ses occupations.

Je me souviens que mon père suivait les événements d'Afrique du Nord, de Russie... sur des cartes qu'il avait affichées derrière la porte et sur la cloison. Il suivait la guerre et mettait des p'tits drapeaux. Je crois que les mouvements de troupe le pationaient.

Le 6 juin : « Jour fêérique »

Dans la nuit du 5 au 6 juin, toute la famille était à la fenêtre du premier étage à regarder le ciel. On n'a jamais vu un feu d'artifice aussi beau ; entre les éclatements de la D.C.A., les fusées éclairantes qui descendaient des avions, accrochées à des petits parachutes, les balles traçantes qui se croisaient dans tous les sens et tous les projecteurs de batteries anti-aériennes allemandes utilisés pour repérer les avions et pouvoir leur tirer dessus... et parfois même, un avion touché qui explosait... Le ciel était embrasé.

Quand, aux premières lueurs du jour, on a commencé à entendre des tirs d'armes légères automatiques, mitrailleuses... on est descendus à la cave par la trappe qui avait été ouverte dans le plancher.

Dans la matinée, on a déjeuné et puis, vers midi, on s'est installés sur le trottoir lorsqu'une cinquantaine de prisonniers américains, les bras en l'air dessinant le signe « V » de victoire avec leurs doigts, escortés par une demi-section allemande, montait vers l'abbaye ; Parmi les derniers,

un des américains était blessé aux deux jambes qui traînaient par-terre, soutenu par deux copains. Un des gardes de la TODT, habillé en kaki avec le brassard rouge et le dessin de la croix gamée, s'est approché et, avec son fusil, lui a donné un grand coup de crosse ; Le lieutenant ou le capitaine allemand qui commandait en queue d'escorte a armé son pistolet et braqué le TODT... qui est rentré dans sa cabane et qui n'est pas ressorti.

Dans la journée, y'a eu des groupes de prisonniers qui sont passés ; Nous, on a joué... j'ai dû aller chercher du bois, soigner les lapins, comme d'habitude.

Le 7 juin, le retour de notre cousin

Les allemands avaient réquisitionné les français pour garder les lignes de chemin de fer, lignes téléphoniques... pour les rendre responsables en cas de sabotage : chacun avait une portion de ligne ou de voie à garder.

C'est ce jour là que notre cousin, Auguste Lainé, alors qu'il était réquisitionné dans la région de Chef-du-Pont, avait réussi à rentrer par le Ham. Il racontait à mon père :

-« Ca s'bagarre dur du côté de « Neuville-au-Plain », y'a des parachutistes américains partout, ça tiraille de tous les côtés... »

Le paternel qui s'trimbalait toujours à droite à gauche, est parti du côté de « la lande-mangon », c'est là qu'il a vu des chars américains.

Le 8 juin

Les chars étaient presque arrivés chez « Ingouf » ; ça doit être à c'moment là qu'il y a eu le bombardement de la route nationale au niveau de « la lande-mangon », et que la famille « Hallot » est allée se réfugier à l'abreuvoir.

A partir de ce jour, on ne sortait plus de la cave.

Y'avait des gens qui faisaient des prières et qui ont dû très certainement n'en faire jamais autant d leur vie... Y'en avait qu'avaient vraiment peur ! Heureusement qu'il y avait des gens comme « Fernand Guyonnet » et « Bébert Hamelin » qui, conscients ou inconscients, vivaient au mépris du danger ; ils remontaient le moral, rigolaient, racontaient des conneries... Et avaient un courage admirable.

A partir de ce jour, c'était sans arrêt des duels d'artillerie ; les obus américains passaient au-dessus de nous et éclataient sur Montebourg ; les obus allemands partaient de Montebourg, repassaient au-dessus de nous et retombaient sur les américains... On subissait des tirs croisés, sans arrêt, sans arrêt.

A 17 heures, l'irruption de Juliette Hallot

Juliette Hallot pénétrait en coup-de-vent dans les sous-sols ; son expression était indescriptible, ses vêtements en désordre, ses yeux horrifiés. D'une voix entrecoupée de sanglots, elle fit le récit de la tragédie qui venait de se dérouler sous ses yeux... pendant qu'on la reconfortait, une équipe de sauveteurs se préparait. Quelqu'un a dit :

-« Y'en a qui sont mariés, qui ont des enfants à charge, pas question ! Tous les célibataires qui sont là vont y aller ! »

Ce drame aura produit une impression profonde dans la cave.

Le lundi 12 juin

C'est ce jour-là que Maurice Alix, blessé à la jambe est arrivé dans la cave voisine, chez Guyonnet.

Le mardi 13 juin

C'est ce jour, alors que les américains avaient réussi à monter jusqu'à la rivière qu'un d'eux, un lieutenant, a été grièvement blessé, portant une plaie béante au cou. Il sera installé et soigné dans la cave.

Le soir, les américains s'étant retirés sur leurs positions, aux abords de la scierie « Ingouf », les allemands sont venus installer un canon en batterie sur le trottoir, face à la maison « Boulot » et dans le couloir de l'habitation, ils ont déposé toutes leurs caisses de munitions. Voyant cela, quelqu'un est allé les voir pour leur faire comprendre qu'il y avait beaucoup de civils, d'enfants... Du coup, un allemand est descendu dans les caves pour constater, il a regardé tout

l'monde, vu l'américain, sans apercevoir son uniforme, qui était là avec sa couverture sur les épaules et qui n'a pas bougé d'un poil... et puis l'allemand est remonté.

Une petite demi-heure après, on a entendu le déplacement de la barrière anti-char pour déplacer le canon un peu plus haut.

La nourriture ... et notre cuisine roulante

Tous les jardins, depuis la maison à « Louis Boulot » jusqu'à la « Chasses des brochets », entre la « Rue St-Clair » et la « Foulerie », sont séparés par des grands murs. Mon père et d'autres y avaient fait des trous pour pouvoir circuler d'un bout à l'autre, et aller au ravitaillement. La maison mitoyenne, à droite de chez nous (habitée avant son décès par « Alice Bruyneel ») était occupée par les gars de la TODT, elle leur servait de cuisine. Mon père avait réussi ces jours-ci à récupérer des biscuits de guerre et du pain allemand, qui remplaçait le pain, difficile à trouver.

Autrement, vers le 7 ou le 8 juin, mon père avait été récupérer sa vache, il l'avait attachée dans le garage à Louis Boulot. On avait récupéré pas mal de foin... et on la trayait. Celle-là, tous ceux qui s'étaient réfugiés dans la cave se sont nourris de son lait... c'était notre « cuisine roulante. »

Jeudi 15 juin : la grande évasion

La situation n'étant plus tenable, il fallait partir, échapper à ces caves menacées par les bombardements acharnés menaçant l'écroulement de la maison.

La veille, des trous dans les murs avait fait la continuité de ceux déjà faits.

Profitant d'une accalmie, la foule de réfugiés s'est divisée en deux groupes. Le premier, moins important, traversera les jardins avec l'américain valide. Le deuxième, composé d'une centaine de personnes dont l'américain blessé, revêtu d'un par-dessus et coiffé d'une casquette.

Arrivés à la chasse (la foulerie) au niveau de la « chasse des brochets », mon père allait traverser quand des allemands, parqués à notre droite sous les pommiers, lui ont tiré dessus.

Notre père a fait demi-tour et nous a fait courir pour traverser ; on entendait les balles cogner sur les murs.

Arrivés à la nationale, ni les allemands qui nous avaient en ligne de mire, ni les américains ne tiraient.

Une centaine de mètres après la scierie « Ingouf », y'avait un barrage de mines ; tout l'monde était passé, y compris le blessé américain... et notre père qui était le dernier arrivait avec sa vache, à quelques pas des mines. Parmi les américains de la huitième division qui étaient là dans les fossés, y'en avait un qui était armé d'une carabine à crosse escamotable ; c'était donc un para. ; celui-là a visé la vache qui portait un ballot sur le dos et... Qu'est que mon père a dit ou fait... enfin, la vache lui a échappé, elle a sauté par-dessus les mines sans y toucher et l'américain n'a pas eu le temps de tirer.

Une fois passés, on a accéléré un peu le pas et puis, c'est passés la crête de l'équarrissage qu'on a vu de chaque côté de la route des fantassins accompagnés de chars.

Deux à trois cents mètres plus loin, on est entrés dans un champ à droite où y'avait plein d'camions de garés et ici, les américains nous ont fait mettre à l'abri sous une grande haie.

Ensuite, on est partis vers « Emondeville »... et plus on progressait vers la côte et plus on rencontrait des camions, des chars, des voitures blindées. Ca m'a suffoqué de voir qu'avec autant de matériel, ils ne gagnent pas Montebourg plus efficacement !

Direction le village de « Cibrantot » ; ici, on a été bien accueillis dans les fermes ; nous, on était chez les « Gaillard ». Les américains nous donnaient des bonbons, du chocolat... et nos premières cigarettes. Nous sommes restés là cinq ou six jours, et puis un matin, notre père a dit à notre mère :

-« J'vais m'en aller voir à Montebourg c'qui s'passe ! »

-« Faut pas t'en aller : »

-« J'ai appris que Montebourg était libéré, j'sais pas si c'est vrai mais j'vais aller jusqu'à « la lande-mangon », j'vais bien voir ! J'vais pas rester là à attendre sans savoir c'qui va s'passer ! »

Et notre père et « Louis Boulot » sont partis.

Quand ils sont revenus le soir, notre père a dit :

-« On partira demain matin ! »

Le lendemain matin, on est partis à pied. Arrivés chez nous, des convois américains passaient sans arrêt... et les combats étaient terminés. Un ou deux jours sont passés avant qu'on

apprenne que notre tante (la belle sœur de ma mère) était morte des suites d'un éclat d'obus reçu dans la cuisse. A bout de sang, elle est morte dans les bras de son fils.

Les jours suivants...

Les américains étaient à Montebourg, ils avaient gagné la ville... Il fallait avoir l'œil sur les femmes, car il y en avait quand même pas mal qui étaient abusées.

A nous qui étions gamins, ayant vu qu'à la maison, y'avait beaucoup de filles qui venaient, ils nous proposaient du pognon en ajoutant : « Mademoiselle, venir dans le champ ! » Il leur fallait des femmes à tout prix.

Mon père avait enterré un allemand .

Les américains enterraient leurs morts, les civils enterraient leurs compatriotes, et pour les allemands comme pour les animaux, si les gens des communes ne s'étaient pas organisés pour les enterrer, ils seraient restés à pourrir dans la nature.

Par « la chasse de Jérusalem », mon père avait enterré un tout jeune allemand qui avait reçu une balle dans la tête ; elle était entrée sur la partie haute du casque et... inutile de décrire l'état de la partie arrière du crâne. Mon père l'enterre, cloue deux planches pour faire la croix, et dessus, pose le casque du soldat et dans une bouteille, met ses papiers.

Une semaine plus tard, alors que mon père fauchait dans ce champ situé à une centaine de mètres du Stade Lecacheux, deux noirs américains (embauchés à la ligne téléphonique) qui passaient par là s'arrêtent et demandent à boire un coup de cidre ; apercevant la croix un peu plus loin, ils approchent ; l'un d'eux prend le casque et casse la bouteille. Mon père leur dit : « Faut pas faire ça ! » Alors l'américain met son arme en joue sur mon père... et puis la repose. Ils se sont photographiés avec le GMC, le casque, les papiers qu'ils ont ensuite déchirés. Ils ont ramassé la plaque métallique indiquant l'identité de l'allemand... pour très certainement plus tard, pouvoir se glorifier d'actes héroïques.



De gauche à droite – En haut : Madeleine Pouppeville – Colombe Lejuez – Marie Cauchard – Yvette Guyonnet et Madeleine Lainé
En bas : Albert Cauchard – André Cauchard – Maurice Guyonnet – Christiane Hamelin et Paulette Boulot

Maurice ALIX

« Chassés par le feu... la fuite périlleuse »



Maurice Alix est né le 6 février 1926 à Fermanville. A son âge de trois ou quatre ans, ses parents Marguerite et Bienaimé viennent s'installer « rue des prêtres » à Montebourg.

Alors qu'en 1942, sa mère est atteinte d'une grave maladie, elle laissera cette année-là huit enfants qui viendront, pour les six derniers, prendre pour demeure l'hospice de Montebourg, encadrés des quelques cinq ou six religieuses, tandis que Maurice viendra habiter « rue des Juifs » chez ses grands-parents maternels.

Sur le fil de son enfance, Maurice a passé bien du bon temps à gambader vers les arrières du « hameau es-blond » par la « chasse des brochets », ou bien encore dans la « rue St-Clair »... Alors, tout ce coin de St-Floxel, il le connaît depuis presque toujours.

Aujourd'hui, Maurice habite avec son épouse à « la foulerie » depuis 1985.

En 1944, il avait 18 ans et il se souvient bien de cette fuite provoquée par le feu ; une fuite qui le conduit dans une aventure où à chaque instant on risque sa peau.

Aujourd'hui, le timbre grave, il nous la raconte très sereinement... Cette semaine de sa vie qui lui a presque valu de voir venir son dernier jour...

« Au moment du débarquement, mon père « Bienaimé » était pompier, il faisait alors partie de la défense passive, l'amenant à récupérer les blessés ou les morts sous les décombres des maisons écroulées ou bien, comme ce matin là, il était parti avec la pompe de Montebourg planter des « asperges à Rommel » sur les côtes de Barneville. » A l'époque, toutes les motopompes des corps de sapeurs-pompiers avaient été réquisitionnées pour planter ces asperges sur les plages des côtes.

« Quand il a entendu qu'il s'agissait du débarquement, il est revenu bien vite à vélo sur Montebourg, il est rentré chez lui et a repris ses activités et services. »

Mon père étant pompier, à la rue des prêtres, il avait les clés de presque toutes les maisons. C'est lui qui gardait la rue si on peut dire. Moi, je montais tous les jours le soir, on allait d'ailleurs quelquefois boire une moque chez « Perrotte » en bas d'la rue des prêtres ; c'est là qu'il m'a fait part que cette vie qu'il menait depuis quatre ans, bouleversée d'événements, l'avait « vidée ».

Croyait-il encore au soleil des beaux jours, malgré ce débarquement ? Le moral usé, il décide donc de partir à l'hospice se rapprocher de ses six enfants.

Bienaimé était un homme dévoué et courageux qui se démenait tout l'temps pour rendre service aux gens qui le lui demandaient, assurer le ravitaillement à l'hospice...

Le 12 juin, alors qu'il était parti traire, rapportant le lait pour nourrir tous les enfants de l'hospice, un obus éclate au ras du trottoir, la gerbe d'éclats le balaye, le couche alors, ses deux seaux à la main, au pied de l'escalier.

- Le quartier de la foulerie -

Parallèles à la route nationale 13, deux rues descendent vers la foulerie : la ruelle à pic de « l'Egrilleux », « le Grioux » comme on l'appelle, est l'une des voies ; l'autre plus large, prolonge la rue des ormes. Les deux rues se rejoignent en haut, par la « rue du Maupas », et en bas au pied d'une petite place ornée d'une pompe, par la maison « Leclef ». Là, commence la « foulerie ».

On passe la rivière sur de gros cailloux ou sur une dalle de pierre surmontant le lavoir qui longe de hauts pignons jusqu'au bord de la route nationale où l'on monte par un escalier ; à sa droite se trouve la maison « Guyonnet », et à gauche la maison « Viel ». Passant cette rivière du nom de « la Durance » délimitant les territoires de Montebourg et St-Florel, une chasse ombragée prolonge « la foulerie », dont elle porte le nom, grimpe en territoire de St-Florel et rejoint dans l'angle à trois ou quatre cent mètres la « Rue St-Clair » qui finit en ce lieu.

- Chassés par le feu -

« Un après-midi, on est partis de chez ma grand-mère pour monter chez « Lucien Jean », une grande maison habitée d'une belle cave, se situant « rue des Ormes », deux cent mètres après la maison « Leclef », sur la droite. On s'y est réfugiés à une vingtaine ; là, on y était bien... jusqu'au jour où un obus incendiaire est tombé sur la porte du garage qui a pris feu. Tout l'monde a eu peur... et tout l'monde est parti. »

- La fuite périlleuse -

« La seule solution pour fuir est de traverser les jardins par derrière, or ces jardins sont bordés de murs, et en plus de ça, les obus incendiaires pleuvent de partout... L'odeur de phosphore est même gênante.

Je fermais la marche avec mon grand-père et ma grand-mère handicapée par un fibrome, elle n'avait pas mis le nez dehors depuis neuf ans, seulement pour aller chez le voisin chercher son lait.

Arrivés au pied du mur, madame Lainé qui était juste devant moi pousse un cri, soudain le sang gicle, elle avait pris un éclat dans la cuisse, perdant son sang abondamment ; on réussit à la faire passer en priorité tandis que moi, j'aidais ma grand-mère à passer les murs ; il faut voir c'qu'on lui a fait faire ! Le premier mur fait presque quatre mètres et il faut d'abord escalader le poulailler, monter l'échelle appuyée sur le mur... et que j'te pousse !

Passant ainsi deux murs, nous sommes arrivés à la maison du père « Masson », donnant sur la « rue du Maupas », à vingt mètres du « Grioux ». Ici, on a installé madame Lainé sur la table, l'artère fémorale avait été atteinte... on n'a pas pu la sauver. Son fils l'a emmenée dans le jardin... D'ici, tout l'monde s'est dispersé.

Moi et mes grands-parents sommes repartis par « le Grioux » pour aller chez les « Leclef » qui étaient des cousins éloignés. Descendre la ruelle n'était pas une mince affaire parce qu'avec tous les fils électriques et téléphoniques qui traînaient par terre... ma grand-mère, j'arrivais plus à la faire marcher. Les obus tombaient tellement, il fallait absolument s'abriter. Au bas du « Grioux », juste en face de nous (de l'autre côté de la route, face à la maison « Leclef »), un allemand qui était planté là, dans la porte de la maison Lenorman, avec sa mitrailleuse, nous « oblige » à entrer chez les « Leclef. J'ai exécuté, j'pouvais pas faire autrement. Les grands-parents se sont allongés par-terre... mais plus ça allait et plus ça canardait. Au-dessus de nos têtes, seul un mauvais plancher de quelque deux centimètres d'épaisseur et la toiture nous abritait, or les éclats d'obus qui éclataient traversaient ce plancher et venaient se piquer à nos pieds sur le sol. « Alors là,

il faut qu'on sorte de là parce qu'on va y rester. » Mon idée à moi, c'était de rejoindre les caves à Guyonnet ; j'dis à mon grand-père : « il faut qu'on parte de là ! » De fait, j'ouvre la porte, m'apprête à regarder un p'tit peu partout autour mais l'allemand d'en face me rappelle à l'ordre... Il fallait rentrer... mais plus ça allait, et plus on était menacés par les éclats, alors je ressors une nouvelle fois... il me fait rentrer à nouveau... « Alors là, ça n'en sort plus ! » Malgré son autorité armée de sa mitrailleuse, la troisième fois, quand j'ai voulu ressortir, de l'autre côté de la rue, il a envoyé une rafale, une balle m'a traversé la cuisse et l'autre le tranchant de la main. Je m'allonge par-terre dans la maison, j'attrape mon mouchoir, et avec mon grand-père qui serrait d'un côté, moi de l'autre, on fait un garrot et puis le sang s'est presque arrêté de couler...

Je repensais alors à l'éclat que venait de recevoir madame Lainé, morte quelques minutes auparavant ; ma blessure était, à quelques centimètres près, la même. J'en avais un p'tit coup au moral !

Que faire maintenant ? On peut par rester là, il faut bouger ! On essaierait bien une petite ruse... Je me remets debout, j'entrouvre la porte centimètre par centimètre et lorsque l'entrebaillement fut suffisant, j'ai « envoyé » ma jambe dehors pleine de sang, espérant qu'on nous repère un peu... mais rien. Me glissant délicatement vers l'extérieur, je regarde l'allemand qui, en me voyant, hausse les épaules sous entendant quoi ?... C'est la guerre ! Il m'a quand même laissé sortir. Deux habitations plus loin, du même côté que la maison Lenorman, je vois deux gars de la TODT à la porte de chez « Pouppeville » qui m'appellent (dernière maison faisant l'angle avec la rivière). Je connaissais ces deux gars puisque je les rencontrais au Café « Legalais », habitation actuelle de Mr et Mme Arsène Cousin.

- « Maurice ! Maurice ! Viens ! »

- « J'veux bien mais j'ai mon grand-père et ma grand-mère qui sont restés allongés là-bas ! »

- « Bon, rentres ! Nous, on va s'en occuper, on va aller les chercher ! »

A partir de ce moment là, nos chemins se sont séparés, on s'est perdus de vue.

D'ici, j'ai traversé la rue pour me glisser dans les caves à René Viel où là, y'avait du monde partout, sous l'pressoir... J'raconte mon histoire à René qui m répond :

- « Mais j'peux pas t'garder là, regarde, j'ai pas d'place et j'ai même pas d'quoi t'soigner. »

- « T'as bien un verre de cidre ou d'eau à m'donner ? »

- « Y'a même plus d'cidre, on boit du Calva. »

- « Eh bien, donne-moi un coup d'Calva ! »

Et puis je suis reparti, passant la rivière sous la route je suis arrivé chez Guyonnet. On m'a installé sur un matelas dans un coin de la cave et madame Genu m'a fait les premiers pansements... J'étais l'premier blessé d'la cave.

Madame Genu avec sa cuvette de Calva nettoyait la plaie tandis que quelqu'un était monté là-haut couper une bande de drap pour me faire un bandage.

Vers 18 ou 19 heures, les américains montent la route nationale 13 tandis que les allemands qui avaient installé leur mitrailleuse derrière un mur de béton barrant la route d'un bout à l'autre cent mètres plus loin, les attendent. Arrivés à hauteur du pont délimitant Montebourg et St-Florel, les allemands ont ouvert le feu ; là, il y a eu beaucoup de blessés dont ce lieutenant américain tombé à deux ou trois mètres de la porte des « Guyonnet », qui se sont chargés de le faire approcher pour l'installer ensuite dans la cave et le soigner... C'était alors le deuxième blessé. La balle était entrée dans l'épaule et lui avait sectionné tout l'devant, passant devant le cou jusqu'à l'autre épaule. Il est passé au nettoyage au Calva... on n'avait qu'ça !

Et Maurice ajoute avec humour :

« S'il y avait eu beaucoup d'blessés dans la cave... vu qu'les barriques à Guyonnet étaient pleines, on pouvait tirer dessus ».

Poursuivons... Cet américain là, qui était allongé sur un matelas à côté d'moi, n'était pas un voisin très rassurant puisque sous sa couverture qui le recouvrait, il gardait en main son gros parabellum (« pétard ») qu'il ne voulait pas lâcher.

Les américains attaquant à la faveur de la nuit avançaient jusqu'à la rivière et, au petit matin, ils étaient repoussés par les allemands qui reprenaient le dessus. Il se pouvait donc que des allemands se pointent ici et qu'avec cet américain armé il y ait échange de tirs... avec tout l'monde autour !!!

Dans la nuit, trois américains sont arrivés... avec eux on s'est sentis en peu plus en sécurité.

Ils se sont installés, l'un d'entre eux avait pendu son sac à grenades au plafond et posé sa carabine. Celui-ci n'a pas voulu de matelas, une botte de foin pour oreiller faisait son affaire. Ecrasé de fatigue, trente secondes après qu'il se soit allongé, il dormait déjà... mais son oreille ne lui faisait pas défaut ; aux premiers coups d'fusils retentant dans la nuit, hop ! Il ressautait, reprenait son casque, ses grenades et puis disparaissait... une heure ou deux, et puis réapparaissait.

Au lendemain, Charline Genu qui parlait un peu l'anglais lui demande si on pouvait sortir... mais il ne voulait pas. Il écoutait toujours les tirs autour et il avait l'air de dire : « c'est pas pour nous ! » Et puis le deux ou troisième jour, il a accepté. Mais pour nous faire sortir de là, il faut bien comprendre qu'on était une bonne centaine. Des trous avaient été faits à travers les murs des jardins, d'ici jusqu'aux maisons situées face à l'entrée de la « chasse des brochets » située à une centaine de mètres de l'intersection de la route nationale et la foulerie.

Cet officier là a demandé s'il pouvait avoir des vêtements civils, mais comme on n'en avait pas, on lui a mis une couverture sur le dos.

Il fallait désormais faire passer le mot que des civils allaient sortir, alors l'officier a communiqué aux lignes américaines cette intention ; il savait bien que si les américains arrêtaient de tirer, les allemands allaient en faire autant.

C'est comme ça lors d'une accalmie suffisante, qu'on s'est engagés de jardin en jardin ; je bouclais, avec mes deux manches à balai pour béquilles, la file indienne de cette foule en fuite.

On est ressortis dans la foulerie, qui n'était qu'un chasse ne laissant comme largeur qu'un passage de banneau (charrette attelée à un cheval transportant des gravas, du foin...) en face de la « chasse des brochets » ; ce qui nous a valu d'enjamber des bêtes, des soldats...

Tant qu'on n'était pas arrivés à la « lande mangon », le point haut après le hameau-es-blonds, nous n'étions pas en sécurité. Arrivés au point de rencontre avec la rue St-Clair, nous étions désormais dans la ligne de mire des allemands, on a donc enfilé la route au plus près du fossé, en file indienne, c'est là qu'il a fallu passer le chapelet de mines qui barrait la route... et puis... Arrivés enfin à la « lande mangon », c'était presque la joie, on se sentait libérés.

Nous avons marché encore sur 200 mètres et puis, des américains qui se trouvaient là nous ont fait entrer dans un champ à droite où ici, ils ont interrogé les hommes valides. Ils nous ont fait part qu'ils allaient bombarder pendant une heure et demie la région de Montebourg allant de l'hospice à l'abbaye... On les a alors avertis que le restant de la population de Montebourg se trouvait dans cette zone là. Par ce fait, ils n'ont pas tiré ; beaucoup de civils ont été alors épargnés par ces tirs qui auraient fait mal.

Ca m'a toujours fait penser qu'c'était une bonne chose qu'on soit sortis des caves à c'moment là.

Etant blessé, je suis parti en jeep, avec deux ou trois autres gars blessés, sur « Sainte-Mère » et ensuite vers le village de « Cibrantot » où d'ailleurs tous les gens de « la Foulerie » et de la cave se sont retrouvés.

A Ste-Mère, quand je suis arrivé, ils m'ont fait comprendre qu'à partir de dix neuf heures, ils ne pouvaient plus ni aider, ni soigner les civils, si bien qu'ils m'ont mis sur un banc et m'ont dit : « A sept heures demain matin, on vous reprend et on vous emmène à l'hôpital. » Je me suis dit : « Me v'là bien ! »

Ici, je ne connaissais plus personne, j'étais seul.

Je suis resté là un bon moment et puis je suis entré dans l'église en me disant : « J'vais passer la nuit allongé sur un banc. » Et... à la tombée de la nuit, une petite grand-mère vient me voir.

- « Oh, mon pauvre monsieur, qu'est-ce qui vous est arrivé ? D'où venez-vous ? »

- « Je suis blessé... »

- « Vous n'allez pas coucher là, ça vous embêterait pas de coucher entre deux grands-mères ? »

Elle m'a conduit au presbytère où elles avaient une chambre, elle m'a donné un matelas posé entre deux lits.

- « Vous allez passer la nuit là ! On vous réveillera demain matin si vous dormez encore ! »

Le lendemain matin, jour de beau temps, les américains m'ont repris et hop ! Direction « Ravenoville » ; et puis 4 ou 5 kilomètres plus loin, on est arrivés dans un hôpital situé dans un grand champ. Là, j'ai été ébloui, y'avait des tentes immenses, des génératrices qui tournaient, les radios... ils soignaient, opéraient... c'était formidable !

Deux canadiens arrivent avec un brancard, me chargent... et me voilà parti. Ils me demandent : « Depuis combien de temps êtes-vous blessé ? »

- «Trois jours ! »

- « On va vous nettoyer ça ! »

Une paire de ciseaux de chaque côté d'la cuisse, ils enfonçaient ça jusqu'à c'que les ciseaux se retrouvent dans l'milieu. Et puis ils retiraient les filets d'sang déposés depuis trois jours dans la plaie. Un des infirmiers me dit : « On va vous laisser là, le docteur principal va venir vous voir ! »

Au bout d'un petit moment, un officier allemand se présente sous la tente ... Sur le coup, ça me préoccupait : Parmi tout le personnel qui était là, un officier allemand !! Et puis au fond, je m'disais : Peut-être manquent-ils de personnel hospitalier et qu'ils ont pris un docteur allemand ?

Il s'est approché et, en français, a échangé quelques mots avec moi et puis, en se retournant, j'aperçois son arme à la ceinture ; Alors là, c'était quand même pas tout à fait normal !

Une fois parti, j'ai interrogé les infirmiers canadiens ; ils m'ont fait comprendre que c'était un haut gradé qui avait passé la guerre ici en tant qu'officier, infiltré avec les allemands, et par les principes de l'espionnage renseigné l'armée américaine et dessiné ce projet : « Le débarquement ! ». Voilà !

Ici, il y avait beaucoup de blessés, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils n'ont pas pu me garder. Ils m'ont reconduit à « Cibrantot » et durant une petite semaine tous les jours, ils ont fait la navette entre « Ste-Mère » et « Cibrantot » pour me soigner, refaire mes pansements... Et puis, ne pouvant plus me conduire ainsi, il me fallait désormais trouver une carriole... qu'on a trouvé dans une ferme à côté, conduite par un cheval allemand récupéré parmi ceux qui avaient été abandonnés dans la débâcle, et Paul Viel qui m'accompagnait a continué la navette pour les soins.

Au bout de quelques temps, j'ai repris la marche, allant de « Cibrantot » jusqu'aux Blockhaus de « St-Marcouf » chercher des vivres, du pain... et puis je suis rentré à Montebourg... C'est tout ! C'est la fin de mon histoire.

Marie-Josèphe LETERRIER « La tragédie de la Chapelle Saint-Clair »



Marie-Josèphe HALLOT, épouse de Mr André LETERRIER, avait 17 ans passés en juin 1944 ; elle vivait seule depuis 1 an avec sa mère Marie, qui avait 44 ans ; Son père, Bienaimé, touché par la maladie, les avait quittés.

Leur demeure est au Hameau Es Blond, dans la continuité de la Rue St-Clair en direction d'Emondeville, Joganville et Ecausseville. C'est là qu'elle est née, et que semble reposer toutes les empreintes de son passé jusqu'à nos jours. Ce Hameau aurait pu, depuis le début des années 1900, s'appeler « Hameau Hallot », car il était la propriété de cette famille normande de cultivateurs, herbagers et pépiniéristes si profondément attachés à leur terre qu'ils ont acquise de génération en génération par un labeur acharné. D'ailleurs, le père de Marie-Josèphe, Bienaimé, était cultivateur et pépiniériste. « Il faisait les marchés, partait à 2 ou 3h du matin avec les épines et les pommiers pour Cherbourg, Valognes...et revenait à 8h le soir ».

Quand Marie-Josèphe plonge dans ces souvenirs, son petit sourire discret, sa voix et ses yeux semblent s'unir, et revivent alors l'admiration pour un père, et la tendresse d'une mère :

« En 44, on avait notre moulin, ma mère et moi faisons la farine certains après-midis, on y consacrait 2h. Ainsi toutes les semaines, on mangeait des galettes de sarrasin pour économiser le pain. »

Et puis il y a des souvenirs qu'on aurait souhaité qu'ils n'existent jamais comme cette « tragédie de la chapelle St-Clair » (accès par une chasse portant son nom, débouchant au Hameau Es Blond, et qui accédait à la chapelle située au point de jonction des territoires d'Eroudeville, Ecausseville et St-Floxel). Page d'histoire écrite par Guillaume Lecadet dans « Montebourg dans la Bataille » (Guillaume Lecadet ayant suivi les événements de la guerre de 39-45) dont voici le récit qu'il nous a laissés...depuis le Hameau Es Blond :

« Le surlendemain du mardi 6 juin, les obus tombant sur Montebourg passaient haut sur le hameau ès blond ; des avions ont bombardé des convois passant rue Paul Le Cacheux, il est à craindre qu'ils n'intensifient leurs attaques en direction de Saint-Floxel. Dans une dépendance des fermes, un abri recouvert d'une pile de bois a été creusé. Les habitants du petit village, par

précaution, s'y rendent, car aucun projectile ne tombe directement aux environs de leurs demeures ; mais, étant donné la proximité de la grande route, cela est la prudence même.

L'après-midi, en ce lieu, se passe dans le calme et chacun pense regagner son chez soi.

Il est environ 15 heures ; parmi le tumulte incessant des vagues d'avions qui passent à haute altitude, on distingue le bruit d'une escadrille opérant une descente et, avec la rapidité de la pensée, le déchirement des torpilles qui glace de terreur, prélude aux effroyables explosions, les occupants de l'abri sont jetés les uns sur les autres ; Le souffle puissant des bombes traverse la tranchée, la terre tremble ; il semble qu'elle va ensevelir les vivants. Deux chapelets de gros engins sont tombés, l'un tout près, à moins de cent mètres, l'autre à la Lande Mangon.

Cette première attaque sera-t-elle suivie d'autres ? Le hameau ne deviendra-t-il pas un objectif ? Les famille s'interrogent : que faire ? Jules Hallot connaît un endroit à 2 ou 300m de là, près de la Chapelle Saint-Clair ; la sécurité y sera, sinon absolue, du moins presque totale. Alors, tous décident de partir.

Emportant couvertures et vivres, les paisibles habitants du joli village s'en vont, en cet après-midi ensoleillé du 8 juin, sous les frais ombrages de la chasse Saint-Clair, vers leur tragique destin, vers la mort.

Ils s'enfoncent lentement, sous les voûtes des grands arbres, dont les branches se rejoignent, parmi les buissons et les ronces qui dépassent des haies.

Au-dessus d'eux, la ronde infernale des avions tournoie sans cesse ; les sifflements des obus se croisent en tous sens ; l'artillerie allemande a ses positions avancées sur la droite, elle tire vers Ecausseville, Emondeville, Le Ham, dont les Américains sont maîtres. Les navires alliés tirent de la mer et les batteries terrestres, sur tout le secteur conquis, sont en pleine action. C'est un déluge de fer et de feu. Pas un Allemand ne barre la route aux fugitifs et, au fur et à mesure qu'ils avancent, il leur semble que le danger s'éloigne. La chasse s'enfoncé de plus en plus ; on dirait une large tranchée.

Enfin, les voici arrivés à une 100e de mètres du lieu dit « La Chapelle Saint-Clair ». « C'est là ! », dit tranquillement Jules Hallot. Il ouvre la barrière de son clos, dont l'approche monte raide, car le champ est beaucoup plus élevé que la chasse, et les voici dans le vert et plantureux herbage. En se baissant, ils longent la haie qui borde le chemin qu'ils viennent de suivre, puis, à soixante mètres, ils descendent dans l'abreuvoir que nul ne peut deviner tant il est dissimulé sous les feuillages.

Tous les clos de cette partie du bocage normand sont entourés de hautes haies plantées d'aubépine et de grands arbres, où les animaux se mettent à l'abri des vents qui balayent la presque île en tous sens pendant les mois d'hiver ; tous possèdent un abreuvoir presque toujours creusé dans un angle. Celui-ci était aussi formé d'un angle droit, dont l'une des bases était un grand fossé profond de plusieurs mètres ; l'autre avait été creusée pour descendre au-dessous du niveau de la chasse Saint-Clair, dont elle devait recevoir l'eau. Elle formait un palier de six à sept mètres ; on y descendait par une approche en pente très raide masquée par une butte de terre provenant des curages et recouverte d'herbe.

L'endroit, pour un abri, était parfaitement choisi : profond de plusieurs mètres et large à peine de trois, invisible à deux pas, les obus pouvaient difficilement l'atteindre.

L'installation se fait rapidement et l'impression de sécurité est totale. Chacun se dispose à sa convenance, aussi bien que possible, car il faudra passer en ce refuge de longues heures sans doute, des jours et des nuits, peut-être. Heureusement, c'est la belle saison et la sécheresse persistante a mis à sec presque complètement l'abreuvoir ; seule subsiste une flaque d'eau au sommet de l'angle.

Il y a là douze personnes assises sur leurs couvertures et menus bagages. Vers le fond à droite en descendant : Jules Hallot, Madame et leur jeune fille, (oncle, tante et cousine) Madame Bienaimé Hallot et Mademoiselle, cette dernière au bas de la descente ; de l'autre côté : Madame Levasseur et ses 2 jeunes enfants, son frère (un jeune homme), le fils Barbey, Madame Oger et ses 2 fillettes (famille de réfugiés au Hameau-Es-Blond).

Les avions américains tournoient sans arrêt, rasant les prairies et mitraillant les lignes et batteries allemandes assez proches de cet endroit. Des allemands patrouillent maintenant dans le champ même ; ont-ils entendu du bruit ? Ils viennent dans la direction des réfugiés qui aperçoivent leurs casques, leurs silhouettes massives, se détacher de l'épais gazon.

Le silence s'est fait et un certain effroi s'empare de tous ; la patrouille s'avance, grenades et mitraillettes en mains ; pour voir, il lui faut venir dans l'approche même, monter sur la butte de

terre la masquant. Les boches s'arrêtent, regardent, puis continuent leur chemin en longeant la grande haie de séparation.

Un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines et les conversations reprennent dans le bruit de la bataille qui s'intensifie et fait rage. Le duel d'artillerie bat son plein, les projectiles se croisent en tous sens au-dessus des champs de la Chapelle Saint-Clair. Le vrombissement des avions est assourdissant ; on s'entend à peine parler.

Soudain, en avant, apparaît un casque et, en un clin d'œil, un Allemand est sur le bord de l'abreuvoir, mitrailleuse braquée. « Parachutistes ? » crie-t-il. – « Non, civils français », lui est-il répondu.

Alors, le boche regarde ; il a un instant d'hésitation, puis un rictus affreux se dessine sur sa face ; il voit des femmes et des enfants. Pour commettre son forfait, il est obligé de presque les frôler.

A bout portant, il envoie une première rafale à droite fauchant les familles Hallot et le fils Barbey.

Madame Oger s'est levée, elle serre ses deux fillettes dans ses bras en criant de toutes ses forces « Français ! ». La brute immonde lui envoie une seconde rafale ; elle s'écroule avec ses deux petites traversées de part en part.

Les petits enfants Levavasseur, blottis contre leur maman, n'émouvront pas le monstre qui tire une dernière fois, couche la mère et blesse la petite.

Le crime le plus atroce vient d'être accompli ; il a pu être reconstitué par les déclarations des survivants, les deux blessés qui moururent dans la nuit, à l'Hospice, par les observations des sauveteurs.

J'ai visité ces lieux. Ils portaient encore les traces de l'affreuse tragédie, l'empreinte du crime. La topographie de la scène est un témoignage irréfutable de l'assassinat.

Cette tragédie a duré quelques instants. Le monstre a disparu. L'abreuvoir offre un spectacle d'horreur qu'aucune plume ne saurait dépeindre.

La mort a fait son œuvre. Au milieu des cadavres, des blessés râlent ; le sang coule à flots et va rougir la grande flaque d'eau.

Debout, dans ce charnier, une jeune fille indemne (une égratignure seulement), près du cadavre de son père, du corps de sa mère blessée mortellement qui essaye en vain de se redresser. Deux enfants, dont l'un est blessé, poussent des cris déchirants sur leur maman, blessée à mort elle aussi.

Minutes effrayantes. Une immense plainte, des râles de ces vivants qui vont mourir, monte, monte... !

Alors la jeune fille, Juliette, s'arrache à l'atroce vision ; il faut aller chercher du secours, essayer de sauver ceux qui vivent encore. La pauvre enfant s'en va, seule ; elle traverse en courant, sous la mitraille qui fait rage, le champ tragique ; elle s'engage dans la chasse Saint-Clair. Sa course est haletante. Elle arrive au hameau ès-Blonds, son joli village, où tant de jours heureux se sont écoulés pour elle. Il est désert ; elle ne s'y arrête pas. La voici sur la grande route balayée par les tirs.

Elle arrive aux premières maisons désespérément vides, elle frappe à toutes les portes, en vain. Enfin, l'une d'elles s'ouvre ; une jeune fille, malgré le danger, l'accompagne et c'est ainsi qu'elle fait son entrée dans les sous-sols de la Foulerie où elle narre l'effroyable tragédie.

Une dizaine d'hommes, dont René Viel, J.B. Adam, Léon Desmares, Auguste Cardet, Emile Aubert, Albert Hamelin, Armand Hallot, Jean Lerosier, Camille Garnier, décident de partir immédiatement. En plein bombardement, ils s'en vont à l'Hospice chercher des brancards, puis reviennent, La jeune fille veut les accompagner, on la retient ; les sauveteurs connaissent suffisamment la région.

Ils gagnent la chasse Saint-Clair, se couchant fréquemment tant les obus pleuvent. Ils inspectent tous les champs et leurs abreuvoirs. Enfin, l'un d'eux pousse un cri d'horreur, ses compagnons le rejoignent et les voici, tous, face au charnier.

Leurs yeux conserveront à jamais la sinistre vision.

Dans le sang de leur mère, deux pauvres petits, les enfants Levavasseur, dont l'un saigne abondamment, ont une expression d'épouvante impossible à définir. Ils sont dégagés rapidement et emmenés à l'abri de la chasse.

Près d'eux, Madame Oger et ses deux fillettes gisaient, presque sectionnées par la rafale tirée à bout portant.

Des plaintes douloureuses et le râle des mourants s'élèvent.

Avec d'infinies précautions, piétinant dans le sang, les hommes dégagent les blessés transportables et les placent sur les brancards ; leurs cris de douleur les émeuvent au plus profond du cœur.

Ils voient le cadavre de Jules Hallot, tué sur le coup, le bras encore levé dans un geste de protection ; près de lui, agonise le fils Barbey ; en face, sa belle-sœur, Madame Bienaimé Hallot, la face dans la boue sanglante, exhale les derniers râles. Ils sont obligés d'abandonner ces mourants. Alors, ils pleurent !...

Le triste cortège s'engage lentement dans la chasse Saint-Clair, en plein tumulte de bataille. Ils y sont insensibles, tant ils ont les yeux et l'âme remplis de l'horrible spectacle.

Enfin, ils arrivent à l'hospice de Montebourg ; par quel miracle, dans ce déluge de mitraille !

Pendant la nuit, Mesdames Jules Hallot et Levavasseur succombent à leurs blessures.

Seuls survivent au carnage : les deux enfants Levavasseur, désormais orphelins, Mademoiselle Juliette Hallot, légèrement atteinte et sa cousine Mademoiselle Marie-Josèphe Hallot, qui sera sauvée malgré sa grave blessure.

Huit morts : ainsi se chiffre le bilan de la tragédie de la chapelle Saint-Clair. Est-ce l'œuvre d'un sadique, d'un soudard ivre ou d'un SS. ? Nul ne le saura sans doute jamais.

Les cadavres restèrent sur le lieu du supplice jusqu'au lendemain de la délivrance de Montebourg. Pendant la bataille, il fut impossible de leur rendre les derniers devoirs.

Le 23 juin, M. Pèlerin, le nouveau Maire de Montebourg, les parents des victimes, partirent avec une équipe et des voitures chargées de cercueils. La mise en bière se fit sur le bord même de l'abreuvoir.

Ils conserveront à jamais la vision de ces cadavres, portant encore, dans la défiguration de la corruption, les stigmates du martyre.

Cette mère (Madame Oger), la tête inclinée, les bras écartés par l'évolution de la mort, semblant vouloir étreindre encore ses chères petites qu'elle avait serrées convulsivement dans un geste de suprême protection. Les enfants à peine défigurés reposant sur son sein !...

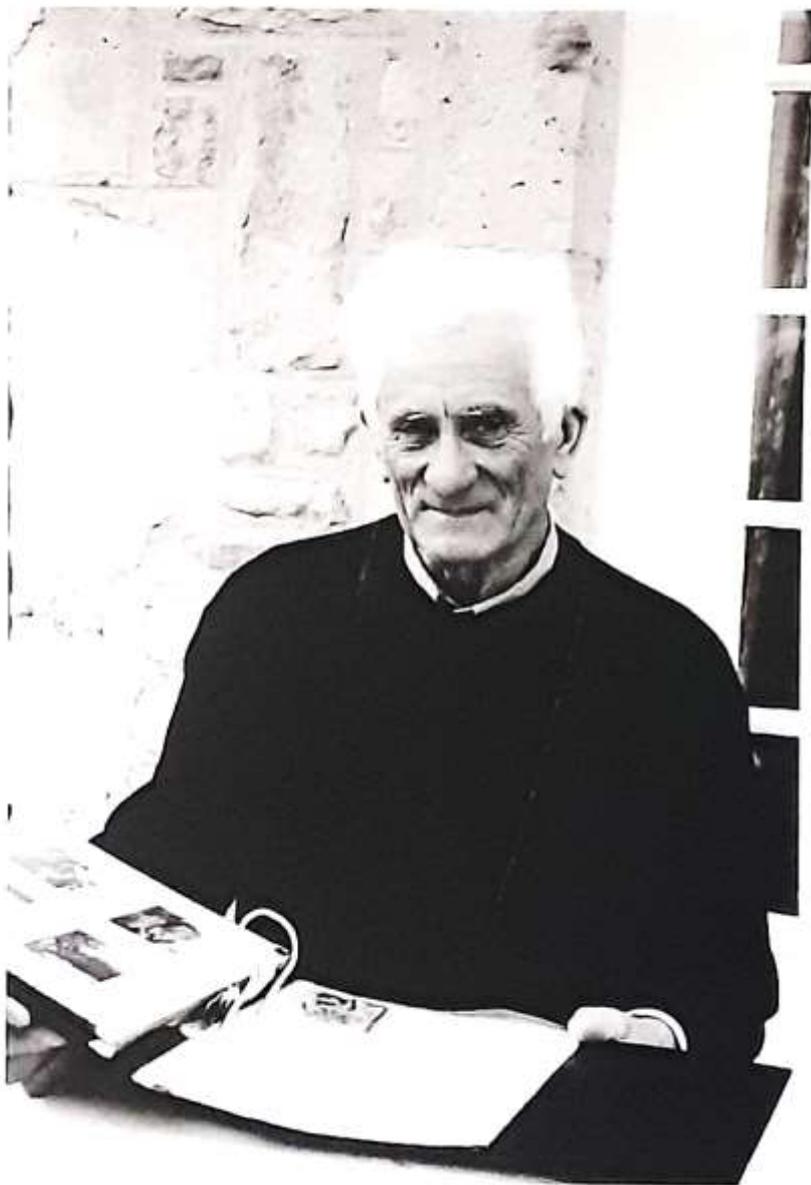
Les habitants du hameau ès-Blonds reposent maintenant près de leurs ancêtres, dans le cimetière de Saint-Floxel, à l'ombre des hauts pignons de la bâtisse calcinée de la vieille église ; Madame Oger et ses deux enfants, dans le champ de repos de Montebourg. »

Voilà comment se termine le récit de la tragédie de la chapelle St-Clair sous la plume de Guillaume Lecadet et la suite... Marie-Josèphe HALLOT est restée à l'Hospice de Montebourg une dizaine de jours puis elle a été transférée à BAYEUX, malgré son refus :

« J voulais pas partir, j voulais m'en aller à Valognes : mais c'est plein ! m'ont-ils répondu. J'aurais été chez ma grand-mère et ma tante qu'habitaient à 100 m de l'hôpital.

En quittant BAYEUX, je suis partie à Valognes chez ma tante venue me rechercher, je me suis remise debout en octobre, et j'ai été rétablie 1 an après.

Bernard JAUNET
« Un avion au milieu de la ferme »



Sur la table se trouve un livre que Bernard tient entre les mains, un livre dans lequel sont classées quelques photographies, notamment celles d'un avion couché juste devant chez lui, ou bien encore quelques tickets alimentaires et autres soigneusement rangés...

Lorsqu'il ouvre ce livre, alors les souvenirs s'envolent, ceux qu'il a gardés bien inscrits au fond de lui, nourris de recherches et contacts pour mieux les comprendre.

« Je suis né le 14 septembre 1928 à Valcanville, j'allais donc avoir 16 ans en 1944.

C'est en 1936 qu'on est venus s'installer à la ferme sur St Floxel au lieu dit « La grille », mes parents François et Germaine, et mes deux frères, qui n'avaient que 7 ans et 14 ans en 1944.

Mais cette année-là, nous comptons en plus une servante de ferme (qui portait le nom de bonne, autrefois), un ouvrier agricole et un ouvrier alsacien qui avait déserté l'entreprise TODT

(entreprise de travaux publics allemande qui servait à construire les différents blockhaus sur le littoral) et qui est resté un an à la ferme comme ouvrier agricole. De 5 à 8, nous étions désormais à la table des familles nombreuses.

Mes parents faisaient valoir à l'époque 60 hectares de terre et possédaient une soixantaine de bêtes (vaches, veaux, chevaux). »

Si St Floxel a été secoué par les événements de la guerre, la ferme de La grille n'a pas été épargnée par le spectacle, juste en face d'elle, dans le parc du château, dès les premiers jours de juin s'aménage une piste d'aviation de près de 1,5 kilomètres depuis la route de Fontenay/ St Marcouf jusqu'à « La grille ». Cette piste large d'une centaine de mètres a servi un mois et demi dans les environs du 20 juin jusqu'à fin juillet, elle était utilisée par des avions légers portant ce nom : « Thunderbolt ». Ces chasseurs-bombardiers arrivaient en petite formation et attaquaient en rase-motte près de l'objectif, ils pouvaient lâcher 3 bombes d'environ 200 kilos .

« Juste à côté de la maison, nous avons aménagé une tranchée recouverte de fagots de bois qui nous servait d'abri quand les obus de marine tombaient à proximité de la ferme. »

- Le préambule -

« Le débarquement a commencé pour nous vers 22 h 30, dans la nuit du 5 au 6, par le largage de fusées éclairantes sur Crisbecq ; mon frère et moi étions couchés, mais, par ces événements, pas pour longtemps ... Toute la famille s'est « installée » dehors, observant cet embrasement, ce feu d'artifice où se mêlaient toutes les balles traçantes qui montaient contre les parachutistes et contre les avions, et toutes cette myriade de fusées destinées à éclairer l'ensemble des blockhaus. Ce spectacle éclairant le ciel comme en plein jour surexcitait les allemands qui voyaient l'ennemi tomber de tous côtés. Ce feu d'artifice que nous avons vu cette nuit-là, jamais je ne le reverrai.

Même si on ne savait pas ce qui se passait, au fond de nous, nous savions bien que ce ciel qui nous tombait sur la tête présageait des événements exceptionnels.

Après le largage des premières fusées se passe une petite demi-heure puis arrive les escadrilles en direction de Crisbecq.

Mais le vent du Nord qui avait déporté toutes les fusées éclairantes sur St-Marcouf-de-l'Isle a eu pour conséquences le bombardement du village, et par cette faute de jugement, la mort d'une 30 e de civils pour une opération zéro.

Le bombardement en escadrilles était pour nous exceptionnel et d'autant plus impressionnant qu'on était tout près.

Un certain temps après, le calme revient, on n'entend plus rien ; Et puis dans le courant de la nuit, peut-être après minuit commence à passer un avion, puis deux...on ne comprenait donc pas pourquoi ce type d'avions qui avait largué les paras pendant la nuit et qui passait habituellement en escadrilles passait maintenant individuellement.

Alors les allemands ont tout de suite réagi, mis leurs mitrailleuses en l'air et se sont mis à tirer dessus ; ça a duré comme ça jusqu'au petit matin.

Au lever du jour, un peu de calme et puis deux soldats américains se présentent devant la porte barbouillés de noir ; ces soldats là n'avaient rien à voir avec tous ces soldats qu'on voyait depuis 4 ans ; ils inspectent l'alentour et puis repartent sans dire un mot. Réflexion : « Il s'est certainement passé quelque chose cette nuit, et c'est certainement pas fini ! »

Au matin du 6 juin, l'artillerie de marine bombarde un peu partout, il y a eu d'ailleurs une personne de tuée par un éclat d'obus au village de Vaudiville. Il est passé pas mal de chasseurs sur nos têtes, ça mitraillait de tous les côtés.

Dans la journée, alors que ça s'était calmé, deux américains se présentent à nouveau à la maison (2 autres), nous montrent une carte et nous demandent « Francqueville ». Ils avaient la mission de se rendre à ce village de Fontenay/Mer à 2kms de chez nous, puis ils nous demandent d'aller les y conduire, alors l'alsacien et l'ouvrier sont partis 200 m devant les 2 américains qui ont suivi. Là-bas, ils ont retrouvé leurs collègues et les 2 autres sont revenus chez nous.

Après le passage de quelques patrouilles d'allemands dans cet après-midi assez calme, la nuit s'est écoulée sous les bruits incessants des fusils mitrailleurs.

Le 7 juin au matin, les événements se sont intensifiés, une affluence d'allemands sont venus se regrouper sous les arbres dans le parc du château juste en face la maison dont une quantité considérable de cyclistes. Ils se sont installés là, chacun en position de défense. Mon père s'est dit : « Faut pas qu'on Leneveu. Ici, on s'est retrouvés avec une 20^e de personnes comme nous, venues s'y réfugier ; Et au fur et à mesure que le temps passait, ce nombre grandissait.

Ici, tout semblait bien tranquille, mais il fallait mieux se prévoir un abri, alors nous avons creusé une tranchée recouverte de fagots de bois.

Quelques groupes de 2 ou 3 parachutistes sont passés sur le petit chemin qui descend, ainsi que des patrouilles allemandes qui suivaient à ¼ d'heure voire 20 minutes.

Le 8 juin s'est passé sous les bruits des obus qui tombent au loin.

Le 9 juin, les allemands étaient toujours bien ancrés à « la grille » pendant que les américains qui avaient débarqué à Ste-Marie-du-Mont avançaient..

La nuit du 9 au 10 a été vraiment épouvantable entre les combats incessants à quelques pas d'ici entre les américains qui montaient et les allemands qui les attendaient, et cette nuit passée dans la tranchée, après 3 ou 4 jours sans trop dormir, à grignoter du pain de plusieurs jours... on était dans l'cirage.

Quand on est sortis de la tranchée ce matin du 10 à la « cour des boulangers », on est entrés dans la maison et là, installés à l'intérieur, 5 allemands s'étaient décasqués, les ceintures tirées et leurs fusils déculassés, devenus inoffensifs, ils attendaient qu'ça s'passe. Devant l'ampleur des combats, la peur... de cette façon ils se rendaient.

- Après l'orage, les dégâts -

Tout semblant tellement calme ce matin, on décide de repartir à « la grille »... le Choc !! c'est là qu'on a constaté la violence des combats, dans le carrefour des 5 chemins à 100 m de la ferme, 3 chars américains étaient crâchés, les allemands qui s'étaient cantonnés, un peu dispersés, avaient fait de la résistance tout le temps qu'ils ont pu. Des obus étaient tombés un peu partout ; d'ailleurs, 25 de nos bêtes ont été tuées, sûrement cette nuit même. Tout était calme désormais et tout était chamboulé, des cadavres allemands jonchaient à droite et à gauche, mais la fatigue et la faim accusés depuis quelques jours anesthésiaient l'horreur de ce spectacle. Un peu plus loin, dans le parc du château, 3 allemands circulaient mains en l'air, il n'y avait pourtant pas d'américains ni derrière eux, ni à côté, mais ils avaient quand même les mains en l'air.

Ma mère s'en va chez les voisins à la ferme de la famille « Lenable » située à 500 m sur Emondeville. Quelques temps plus tard, l'ouvrier de cette famille arrive et nous dit : « Il faut venir là-bas parce qu'on est avec les américains, tout l'monde est en sécurité ! » ... On est donc partis.

Une vingtaine d'américains étaient là, on est entrés à l'intérieur et puis 1 américain s'est écrié : « Tout l'monde dehors ! ». L'américain qui tenait une grenade dans une main et le fusil mitrailleur de l'autre, choisit quelqu'un pour lui servir d'éclaireur en avançant dans la tranchée qu'il y avait à quelques pas de la maison, pour ainsi se garantir que pas un allemand ne circulait dans les alentours de la propriété. Constatant la sécurité, il est reparti d'ici avec un petit groupe d'américains et nous, nous sommes restés là avec l'autre partie du groupe... Mais notre sentiment de sécurité n'allait pas durer bien longtemps puisque des allemands postés un peu plus loin ont commencé à nous tirer dessus. On s'est donc retirés dans la tranchée. Ça a canardé un moment par un tir d'artillerie, des obus sont tombés à moins de 50 m et puis, lorsque tout s'est calmé, dans l'après-midi, escortés par les américains, nous sommes partis vers « le hameau de haut » au village d'Emondeville où là, tout allait être tranquille. Sur le chemin, on a croisé des files de soldats à pied qui montaient en grand nombre vers Montebourg et puis quelques chars montant en file indienne vers le front.

Le 11, les américains ont récupéré les civils : direction Ste-Mère-Eglise... pour garantir leurs vies. C'est donc au château de « Riou » de cette commune qu'on s'est réfugiés avec une 50^e de personnes. Ici, c'est les américains qui nous ont ravitaillés. Un grand oncle pour moi qui avait eu connaissance de notre présence à Ste-Mère est venu nous voir : « Venez chez moi ! » c'était à Ravenoville au village de « Cibrantot », une 20^e de personnes étaient là. Nous sommes restés chez lui environ 3 semaines et dès qu'on a pu apprendre qu'il n'y avait plus d'allemands sur Montebourg et ses environs, nous sommes retournés tous les jours à 3 ou 4 (mon père, moi...) avec le cheval et la vachère à « la grille » constater les dégâts, enfouir les bestiaux tués, récupérer les bêtes qui n'étaient pas traites depuis près d'un mois, livrées à elles-mêmes.

Et puis, un de ces matins, le 5 juillet à 9 ou 10h, arrivant de Ravenoville à « la grille », on découvre cet avion écrasé (Thunderbolt)... conduit par le lieutenant Matt Rupper, revenant de sa mission matinale, qui termina l'atterrissage de son P47 bien au-delà de la piste juste devant la ferme de la grille située dans son axe, à moins de 400 m de son extrémité ouest.(explication citée dans : « Un ciel normand Turbulent » écrit par Rémy Chuinard).



C'est ainsi que Matt Rupper a terminé la course de son P-4
dans la cour de la ferme Jaunet à St-Florel



Nous sommes donc ainsi retournés tous les jours à la ferme que nous avons réhabitée à la mi-juillet.

Il a fallu remettre la maison en état, réorganiser et reprendre possession de la vie...

« Il faut que la vie reprenne, et ça a pris plusieurs années. »

Fernande et Albert VALOGNES « Ton absence... »



La rencontre avec Fernande et Albert est unique...Voici le seul couple dans la commune où chacun est né à St-Flozel, a connu les événements de 44 sur St-Flozel, et habite encore St-Flozel. En effet, Fernande Letourneur est l'épouse d'Albert Valognes, ils habitent tous les deux au « Mesnildot » depuis 1973.

En 1944, Fernande habitait près de l'église au lieu-dit : « La cour des Vaux », un beau corps de ferme tenue pas ses parents, elle avait 22 ans puisqu'elle est née officiellement le 18 mars 1922 même si... *« maman disait toujours : t'es née le jour de la St-Joseph, or ce jour est le 19 mars »*... petite dernière d'une famille de 5 enfants avec ses trois sœurs Angèle, Renée, Manie (Marie) et son frère Henri.

Albert, lui, est né le 21 décembre 1936, il s'en allait vers ses 8 ans à l'époque du débarquement, il était l'aîné d'une famille de trois enfants, aujourd'hui de sept.

Ses parents, Albert et Thérèse, étaient cultivateurs à « la Huberderie », un petit village à quelques pas de « Vaudiville ». C'est ici qu'Albert a passé toute son enfance.

Ils ont tous les deux suivi leurs années d'école sur St-Flozel. Fernande s'explique :

« A St-Flozel, il y avait deux écoles. La première était située dans la cour de l'actuelle salle communale le long de la route de Fontenay, et la deuxième juste derrière l'église en direction du village de « Meuneville » que d'ailleurs on appelait l'école des filles après la guerre de 14 et qui, après une interruption reprit son activité en 45. »

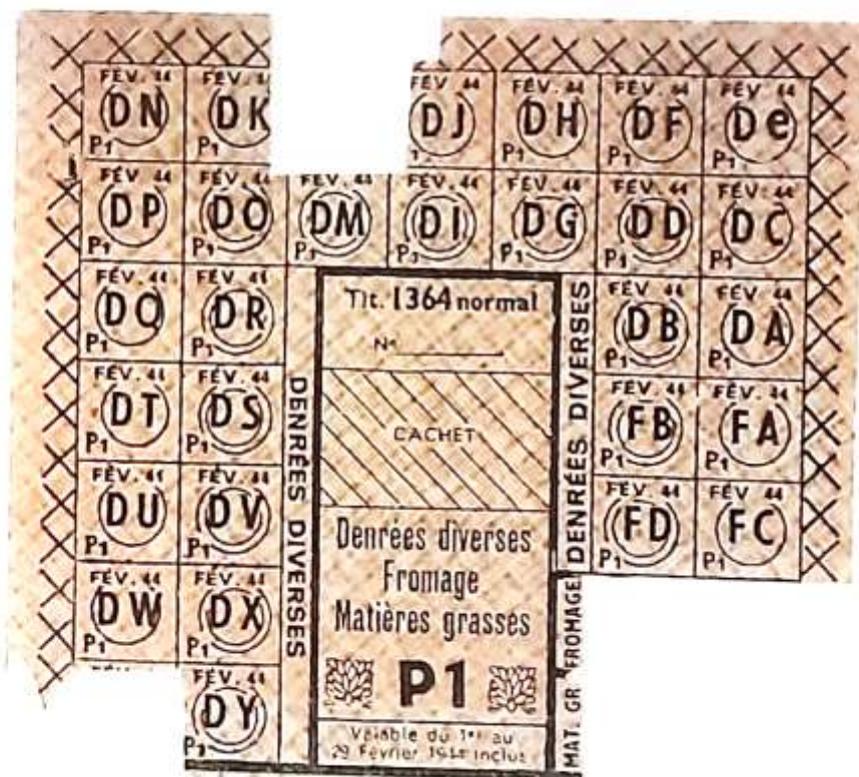
Albert : « L'école, route de Fontenay, qui a existé jusqu'en 44, fut presque rasée pendant la guerre, il ne restait plus que les murs. C'est pour cela qu'avant de pouvoir intégrer l'ancienne école, située derrière l'église, qui avait reçu un obus, c'est dans l'habitation isolée de Madame Huet à « Meuneville » que j'ai repris mon chemin avec l'école. »

Fernande : « Moi, j'ai toujours été à l'école mixte route de Fontenay, de 6 ans jusqu'au certificat à 14 ans et toutes ces années avec Mademoiselle Augustine Le franc qui était considérée comme une amie de nos parents ; On allait en promenade ave Papa et Maman pour aller voir sa sœur qui était au Havre...Elle faisait partie de la famille. »

Quels sont les premiers souvenirs de cette guerre ?

Albert : « J'me souviens bien de l'arrivée des chars allemands. On avait peur des allemands, tout gamins on nous avait bourré l'crâne : ils tuent les gamins... on en avait une peur folle alors on les évitait, mais on les voyait partout, alors, dès qu'on en voyait un, on tremblait !! Et pourtant ils n'étaient pas plus méchants que d'autres, c'était des militaires, sévères certes mais...

On a vécu comme ça pendant quatre ans sous l'occupation, on se serrait la vis au niveau nourriture : y'avait les tickets d'ceci, tickets d'cela, mais comme les parents avaient trois gamins, on n'était pas les plus mal servis ; Par exemple on ne pouvait pas acheter un pain librement, il fallait des tickets ; En somme, c'était un budget. »



Le maire de chaque commune, Charles Picquenot à St-Florel, avait la responsabilité et l'autorité pour la distribution des cartes alimentaires, textiles, chaussures... Il tenait un registre notifiant que telle et telle personne avait bien reçu ses tickets. Des journées de distribution étaient définies pour pouvoir se ravitailler en tickets qui, ensuite, donnaient accès chez n'importe quel commerçant.

Fernande : « A Montebourg, il y avait quatre ou cinq boulangers : Varin, Lecadet, Hamel...ils faisaient les tournées. Il y avait les pains de 3, 6 et 12 livres qu'on appelait « la tourte » et qui était un pain plié.

A c'moment là, on faisait ce qu'on appelait quand on était gosses et qui était notre régal : « la miaulée ». C'était du pain à la farine de froment trempé dans du lait.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement marqué ?

Albert : Le débarquement ! On était contents de voir les américains, c'était comme si on avait vu l'père Noël arriver. On leur courait après, ils nous donnaient des bonbons...Mais...c'qui m'a marqué le plus, c'est cette histoire d'un jeune allemand qui est venu agoniser dans la maison chez nous, pris dans une embuscade au pont du village de « Vaudville ».

C'était le soir du 6 juin, on avait vu des allemands passer à bicyclettes devant la maison, descendant le chemin et puis, arrivés dans l'bas, au pont, y'avait tout un groupe de parachutistes américains qui s'étaient embusqués là ; Ils n'ont pas fait d'quartier, l'accrochage a laissé des morts et des blessés. Quand ils sont repartis, y'avait des tas d vélos sur la route, partout.

Ce soir-là, on sort de la laiterie (située sur la partie Est de la maison) mon père, moi et un employé, et qu'est-ce qu'on voit arriver, deux allemands avec un brancard de fortune amenant un blessé ; le jeune homme, qui ne devait avoir que 17 ou 18 ans, d'ailleurs polonais, avait ramassé une balle dans le ventre qui lui avait traversé le corps. Ils sont entrés, ont réclamé un matelas qu'ils ont installé en plein milieu de la salle sur lequel le gars est resté allongé toute la nuit. Les deux allemands sont sortis de la maison, ont cassé leurs fusils en deux sur le trottoir et puis ils sont partis les jeter derrière les cabanes à lapins situées au coin de la cour ; ils ont installé au bout d'un bâton un chiffon blanc qu'ils ont piqué sur la maison. Se sachant encerclés par les Américains, ils se rendaient ainsi. Puis ils sont rentrés. Installés à table, ils en ont profité pour manger un peu et se reposer et puis toute la nuit s'est passée comme ça. Mon père, ma tante qui avait quitté Montebourg rendu intenable et qui s'était alors réfugiée chez nous, et moi à veiller sur ce jeune homme couché là, agonisant. Il a appelé sa mère toute la nuit c'malheureux gars...ça m'faisait mal...C'est ça qui m'a marqué le plus, d'ailleurs cette histoire m'a toujours suivi.

Devant ce tableau, mon père s'inquiétait : « quand les américains vont entrer dans la maison, ils vont nous prendre pour qui ? Des collaborateurs ? » et puis, au début des événements, les américains ne faisaient pas de prisonniers, la vie d'un homme, ça pesait pas lourd.

En face de la maison, il y avait la samba, c'est le nom qu'on donnait à l'entreprise TODT qui employait toutes sortes de gars réquisitionnés pour faire des travaux allemands (blockhaus...) et à côté de cette entreprise, il y avait l'habitation de Mr Mesnage (habitation actuelle de Mr et Mme Legoupil). Etant prisonnier de guerre, les employés s'étaient installés chez lui.

Mon père décide de s'y rendre et va voir un gars qui s'appelait « Dalga » (parisien qui avait été fait prisonnier) et qui parlait un peu l'allemand ; il lui explique la situation, les allemands dans la maison, le polonais en train d'agoniser : « Quand les américains vont arriver, comment ça va faire ? Ils vont nous voir tous réunis autour de la table, avec les allemands ! »

Dalga lui répond : « Bouges-pas ! L'infirmerie allemande est encore à l'église de St-Florel (emplacement actuel de la mairie). Il était alors 4 ou 5 heures du matin, Dalga est parti à l'infirmerie prévenir qu'un malheureux était en train d mourir dans une maison plus bas. Deux brancardiers, lui et un officier sont descendus, ils ont embarqué le blessé qu'était là... et les deux allemands installés dans la maison ont ramassé un sacré savon pour avoir cassé leurs fusils, abandonné leurs armes avant d'avoir vu les américains...et puis tout l'monde est reparti.

Albert s'adresse à son épouse : « *Après, vous êtes arrivés.* »

Fernande : *Depuis le début de la guerre, notre maison a été occupée par les allemands, ils nous avaient laissé une cuisine et une chambre, on était quand même 5 à la maison puisqu'Henri, militaire en 39, avait été fait prisonnier. Alors chez nous, c'était devenu une kommandantur.*

Le 7 juin, vers 17 heures, devant l'ampleur des bombardements, les obus tombant à proximité, papa a dit : « Pas d'histoires, il faut partir ! » Nous avons donc abandonné les lieux. Avec une petite valise, on est partis à travers champs pour rejoindre l'habitation de Madame Huet, à Meuneville ; cette maison étant située à un niveau plus bas, nous allions être mieux protégés. Chez elle, beaucoup de personnes s'y étaient rapatriées, pourtant, même ici, les obus tombaient violemment, on sentait la terre bouger sous nos pieds.

Albert : *De chez Madame Huet, et partout autour, dans la « chasse des broches » jusqu'aux « cabannes », ça s'est battu dur. Sur tout l'chemin, y'avait des cadavres allemands partout, ça s'battait même à l'arme blanche.*

Fernande : *« Et quand on entendait qu'ils remontaient la « buiouse », on savait qu'les obus incendiaires qui partaient des landes d'Ozeville allaient faire des victimes, ça faisait trembler les maisons, et nous avec. Oh, qu'on avait peur !*

Le lendemain de notre arrivée chez Madame Huet, mon beau-frère et ma sœur Renée, n'ayant plus de nos nouvelles, sont venus de St-Vaast à « la Cour des Vaux » à bicyclettes. Sur leur chemin, ils n'ont rien vu... mais arrivés à la maison, le hangar, le garage, la ferme tout était par terre ; ils se sont dits, ça y est, y'a plus personne, tout est abandonné...et puis, alors que je traversais, pour une raison dont je ne me souviens plus, le champ d'en face, ils m'ont aperçue...on s'est retrouvés.

Le lendemain, les obus tombaient trop violemment, on a donc décidé de repartir. Sur le chemin, de chaque côté, y'avait que des morts, c'était les premiers qu'on voyait ; pour nous rassurer, papa nous disait : « mais non, ils dorment ! » Il fallait bien nous calmer un peu.

On est repassés devant notre maison, mais comme elle était complètement rasée, papa a dit : « on va aller chez les Valognes ! »



Albert : « Chez mes parents, il y a eu jusqu'à 32 réfugiés pendant trois semaines, un mois ; il y en avait dans les étables, partout. Mon père avait fait un jardin de patates, tout y a passé ».

Albert s'adresse à Fernande : « Ton père, lui, il avait des bêtes, il tuait un veau, un mouton, il avait même tué un taureau un jour ».

Fernande : « Fallait bien ! »

Albert : « Chez mes parents, y'a pas eu un obus, rien du tout, même pas un carreau d'cassé ; l'bon Dieu devait être avec nous parce qu'avec 32 réfugiés...mon père nous disait tout l'temps : « Si un obus tombait sur la maison ! » C'est d'ailleurs ce qui s'est passé à « Couhière »...le 14 juin à 14 heures, il est tombé un obus sur le hangar de la ferme « le Griffon » et, derrière l'immense brasier, 27 personnes en quelques secondes, auront péri par le feu.

Un mois et demi après le débarquement, ils ont retrouvé deux officiers allemands dans la petite maison voisine, qui était habitée par un nommé « Bouguin » qui causait à personne du village...Il partait à bicyclette voir où se situaient les positions américaines et puis il rentrait chez lui. Collaborant avec les allemands, il avait caché dans son grenier des postes émetteurs, ainsi, ils commandaient les batteries allemandes de chez lui et faisaient abattre les batteries américaines... et des civils.

C'est peut-être d'ailleurs ce qui nous a sauvés ; si près de nous, il nous protégeait des obus...

C'est alors que les américains en sont venus à faire un sondage. Deux d'entre eux ont couché à la maison pour voir si ça venait pas d'chez nous ; ils voyaient bien qu'c'était dans le village ; jusqu'au jour où ils ont été voir chez lui. Il prétendait alors que les deux officiers, en civils, étaient ses fils, alors qu'ils étaient presque du même âge !! Ils ont donc fouillé la maison, ont trouvé les tenues d'officiers et les postes émetteurs. Les deux allemands et « Bouguin » ont été faits prisonniers au camp de Turlaville. En quittant « la Huberderie », les américains nous ont dits : « Vous n'êtes pas près d'le r'voir le vieux bougre, parce qu'il a fait tuer beaucoup d'nos hommes... »

Et six mois plus tard, qui c'est qu'on revoit : « Bouguin » qui se repointe !

On a toujours dit : « C'est « Bouguin » qui nous a sauvés ». Presque toute les maisons de St-Florel avaient été amochées sauf nous et le village.

Fernande : « On est donc restés à « la Huberderie » un mois et demi et puis on est venus directement habiter ici, dans notre maison actuelle, au « Mesnildot », qui appartenait à mon père. Mais y'avait toujours ce malheureux Henri qu'était prisonnier depuis cinq ans en Allemagne.

- On s'est retrouvés -

Un jour de mai 45, Manie et moi, on s'en allait à pied lui porter un colis à la gare du Ham ; Empruntant la route de Quinéville, nous nous retrouvions comme chaque semaine, marchant vers la même destination, mais qui nous destinait quoi ? Nous ne savions même pas s'il était toujours en vie. Durant ces cinq longues années, nous avions toujours la pensée de notre frère, et pour nos parents, de leur enfant. Depuis tout ce temps, seuls trois courriers nous étaient parvenus.

Marchant donc sur cette route de Quinéville, arrivés à la limite de l'abbaye, on croise un militaire qui nous regardait, et puis en nous passant, il s'est retourné en même temps que moi : « Fernande ! » s'est-il écrié. « Oh ! Henri ! »

On s'est jetés dans les bras les uns des autres et toutes nos larmes sont parties ; Il rentrait de la gare du Ham. On est revenus chez nous d'un bon pas, et puis arrivés à la maison, papa était parti donner de l'eau à ses bêtes, alors j'ai dit à Henri : « Viens, on va aller tous les trois à sa rencontre ! » Approchant de la barrière du champ, pour prévenir papa tout doucement, je suis partie un p'tit peu devant, Manie et Henri m'attendaient.

Papa me voyant déjà rentrée, surpris, me dit :

- « Vous n'avez pas été longtemps ? »

- « Mais mon pauvre papa, heureusement, c'est Henri qui nous a arrêtées ! »

- « Qui qu'tu m'dis ? »

- « On a croisé Henri, presque à l'abbaye ! »

-« Pas vrai ! »

-« Mais si, il est là avec nous ! »...

Imaginez alors l'émotion d'un père retrouvant, après cinq interminables années d'absence, son enfant. Ce père qui a dû combien de fois, seul dans son coin, voir couler les larmes d'un amour qui n'en finit pas de revenir... et comme dit Yves Simon dans une chanson :

« Le vieux dit rien, mais moi je sais bien, qu'il ne veut pas qu'on voit son chagrin, les yeux rougis, les cheveux tout gris, attendent le fils qui est parti...

... « On s'est retrouvés ! »

RESUME DES REUNIONS DE CONSEIL DE 2004

SALLE COMMUNALE

Tarifs de location :

- Habitants de la commune : 84 €
- Hors commune : 100 €
- Forfait gaz : 8 €
- Couvert : 1,60 €
- Electricité au relevé de compteur

IMPOTS

Une augmentation de 0,5 % est décidée à la majorité (9 pour et 1 contre)

PRESBYTERE

Certains conseillers ont demandé à ce qu'une décision soit prise au sujet de la vente ou de la non vente de cet immeuble.

C'est ainsi qu'à égalité des voix (pour 4, contre 4, blanc 2), Mr le Maire ayant voix prépondérante, s'est opposé à la vente du presbytère.

Des travaux de rénovation de la toiture du garage du presbytère ont été confiés à l'entreprise Lepresle pour un montant de 5 259,32 €uros TTC.

LA COMMUNETTE

Le projet d'aménagement d'un créneau sur la route de la Communette est confié à l'entreprise Vastel pour un montant de 227,98 €uros HT.

EGLISE

Une indemnité de gardiennage de l'église est accordée pour un montant de 113,59 €uros .

LEG DE MR MOULIN

Mr Moulin, décédé au mois de mai 2004 ,a légué à la commune la somme de 19 292,66 €uros (126 551,55 Francs) en contrepartie de l'entretien des tombes de sa famille. Cette proposition a été acceptée à l'unanimité.

AINES

La commune adhère au CLIC (Centre Local d'Information et de Coordination) destiné aux personnes âgées.

Coût du repas traditionnel des aînés : 1317 Euros. Cette année , 70 personnes étaient présentes.

NOEL DES ENFANTS

Le Comité des Fêtes a alloué une subvention de 75 Euros pour la fête de Noël.

EMPLOYE DE LA COMMUNE

Le Conseil Municipal a décidé à l'unanimité de pérenniser l'emploi de Mr Roger Valognes actuellement en Contrat Emploi Consolidé.

INFORMATIQUE

Coût de la mise en conformité du matériel de la Mairie avec la Trésorerie : 339,20 Euros.

MAIRIE

Un projet d'agrandissement de la Mairie a été retenu par l'ensemble du Conseil Municipal.

Mr Piard a été choisi en qualité de Maître d'œuvre pour un coût de 3500 Euros HT.

Le Conseil Municipal a proposé d'acquérir 1000 m² supplémentaires sur les terres de Mr Lemoigne. Le prix de ce terrain a été estimé par les Domaines à 9 Euros le m².

Le propriétaire du terrain a fait parvenir, par l'intermédiaire de son notaire, une proposition de prix de vente à 12,20 Euros du m².

Après délibération, le Conseil Municipal décide de ne pas donner de suite favorable à cette proposition (10 voix pour contre 1 abstention).

Les travaux d'agrandissement seront donc faits en limite de propriété (7 voix pour – 3 abstentions)

Mr Piard a fourni son devis estimatif définitif pour un montant de 63 148 Euros TTC. Ce devis a été accepté à la majorité (7 voix pour – 3 abstentions).

OPERATION « NUMERUS »

4 conseillers ont accepté de réétudier le dossier de la numérotation des habitations de la commune.

COMPTE ADMINISTRATIF 2003

FONCTIONNEMENT

PRODUITS	
Impôts locaux	20 402 € <i>133 828 F</i>
Autres impôts et taxes	2 840 € <i>18 629 F</i>
Dotation globale	35 681 € <i>234 052 F</i>
Etat: compensation	10 791 € <i>70 784 F</i>
Etat: divers	2 266 € <i>14 864 F</i>
Revenus immeubles	7 902 € <i>51 834 F</i>
Revenus location salle	1 987 € <i>13 034 F</i>
Revenus divers	1 116 € <i>7 320 F</i>
Produits financiers et exceptionnels	698 € <i>4 579 F</i>
Total des produits de fonctionnement	83 683 € <i>548 924 F</i>
CHARGES	
Charges de personnel	22 852 € <i>149 899 F</i>
Achats et charges externes	19 368 € <i>127 046 F</i>
Charges financières	2 251 € <i>14 765 F</i>
Autre contingent OPAH	464 € <i>3 044 F</i>
Contingent- ind élus	10 280 € <i>67 432 F</i>
Subventions versées	1 158 € <i>7 597 F</i>
Charges Exceptionnelles	5 407 € <i>35 467 F</i>
Total des charges de fonctionnement	61 780 € <i>405 250 F</i>

INVESTISSEMENTS

RESSOURCES	
Excédent de fonctionnement capitalisé	25 136 € <i>164 881 F</i>
TVA	3 883 <i>25 471 F</i>
Emprunts	8 000 € <i>52 477 F</i>
Subventions voirie	7 811 € <i>51 237 F</i>
TLE	94 € <i>616 F</i>
Total des ressources d'investissement	44 924 € <i>294 682 F</i>
EMPLOIS	
Dépenses d'équipement	40 341 € <i>264 620 F</i>
Remboursement de la dette financières	7 163 € <i>46 986 F</i>
Total des emplois d'investissement	47 504 € <i>311 606 F</i>

Les chiffres en italique sont en francs

Excédent de fonctionnement	21 903 €
	<i>143 674 F</i>
Besoin de financement en investissements:	
	2 580 €
	<i>16 924 F</i>

Le résultat d'ensemble s'élève à:

	19 323 €
	<i>126 750 F</i>

DEMOGRAPHIE

☺ *NAISSANCES* ☺

Tous nos souhaits de bienvenue à :

Tanguy ONFROY
Fille de Mr David ONFROY et Melle Lydie CARDET
né le 27 février 2004 à CHERBOURG

Marie PREVEL
Fils de Mr et Mme Jean-Yves PREVEL
née le 10 avril 2004 à CHERBOURG

Jade LEMONNIER
Fille de Mr et Mme Régis LEMONNIER
née le 9 mai 2004 à CHERBOURG

Lylou GROULT
Fille de Mr et Mme Barthélémy GROULT
née le 3 juin 2004 à CHERBOURG

Margaux PELE
Fille de Mr et Mme Bertrand PELE
née le 4 juin 2004 à CHERBOURG

Théo VALOGNES
Fils de Mr et Mme Sébastien VALOGNES
né le 21 juin 2004 à CHERBOURG

Raphaël COSNEFROY
Fils de Mr Sébastien COSNEFROY et Melle Magali LEVEZIEL
né le 30 juin 2004

Aglaé LEMIERE
Fille de Mr Fabrice LEMIERE et Melle Sylvie COUSIN
née le 1^{er} juillet 2004 à CHERBOURG

Léopold FORTIN
Fils de Mr et Mme Denis FORTIN
né le 28 juillet 2004 à CHERBOURG

Louison POISSON
Fille de Mr et Mme Bruno POISSON
née le 8 août 2004 à CHERBOURG

« Bonne route sur le chemin de la vie »

♥ MARIAGES ♥

Se sont unis par les liens du mariage :

Le 7 août 2004 à la mairie :
Mademoiselle Sabrina LELONG et Monsieur Olivier MEURICE

Le 14 août 2004 à la mairie :
Mademoiselle Patricia BEAUTREMENT et Monsieur Sébastien BAUDE

Le 21 août 2004 à la mairie :
Mademoiselle Létitia NOEL et Monsieur COURBARON Bernard

« Tous nos vœux de bonheur aux époux »

† DÉCÈS †

Hélas nous ont quittés :

Henri GUERRAND
Le 2 février 2004 dans sa 73^{ème} année

Jean MOULIN
Le 21 mai 2004 dans sa 73^{ème} année

Rolande AMBROISE
Le 3 octobre 2004 dans sa 59^{ème} année

André LEPIGOCHÉ
le 10 octobre 2004 dans sa 86^{ème} année

« Nous les regrettons bien »

MOT DE LA PAROISSE

Bonne et heureuse année !

Je remercie les responsables de ce bulletin municipal de me permettre de vous adresser, comme les années précédentes, ces quelques mots en ce début d'année 2005.

Je voudrai souhaiter à chacune et à chacun d'entre vous, lectrices et lecteurs de ce bulletin, mais aussi à tous les habitants de Saint-Florel, une bonne et heureuse année. A tous j'adresse mes vœux de bonheur, de joie, de paix, de santé, de travail.

Une année vient de se terminer avec son lot quotidien de joies, de peines, mais aussi de catastrophes, comme celle qui vient de toucher plusieurs pays asiatiques. Je suis frappé par l'ampleur de cette catastrophe mais aussi par la mobilisation mondiale, sans précédent, d'aide et de générosité que cette catastrophe a engendré.

Une année s'en va, une autre année arrive, page blanche à remplir, livre ouvert à écrire. Que cette page soit remplie de tous ces événements heureux que nous pourrons vivre ensemble tout au long de l'année : rencontres fraternelles, rencontres familiales. Dans un monde si souvent déshumanisé, il ne faut pas négliger tous ces moments familiaux et amicaux qui permettent de se retrouver ensemble, de recréer des liens.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion au cours de l'année 2004 de me rendre à Saint-Florel, pour différents événements qui ont marqué la vie de la commune : plusieurs inhumations, mais aussi plusieurs mariages, (il y a même eu 3 mariages 3 samedi de suite en août dernier). Cette année aussi, au moins un mariage est prévu. Il y a eu la messe lors de la journée des aînés et aussi la veillée de Noël organisée par Christophe et son équipe.

Je voudrais aussi signaler ces deux livres reçus par un soldat américain qui était là pour les manifestations du 60^{ème}. Il est venu me remettre deux livres que son grand-père avait récupérés dans les ruines de Montebourg en 44. Sur ces livres, il y avait un tampon indiquant : « bibliothèque de Saint-Florel », c'est pourquoi, j'ai remis ces livres à la mairie de St-Florel.

L'une des propositions retenues lors de la démarche diocésaine synodale demandait que nos églises soient ouvertes. En cette année de l'eucharistie, il est important que les communautés chrétiennes locales se retrouvent pour prier ensemble dans leur église, même s'il n'y a que quelques personnes. Je pense qu'il est important aussi que de temps en temps, en semaine, une Eucharistie soit célébrée dans l'une ou l'autre église de la paroisse. Dans les semaines à venir, cela se mettra en place dans au moins quatre églises de la Paroisse. Avec le Conseil Pastoral et les responsables de Communautés Chrétiennes Locales, nous choisirons les lieux.

A toutes et à tous, je redis, bonne et heureuse année 2005.

Jacques Vaupais.

LE COMITE DES FETES

Je souhaite à cette occasion, et au nom de tous les membres, tous les bons vœux aux habitants de St-Floxel.

Cette année 2004 a été bonne à tous les niveaux (finances, participation des bénévoles, invités aux animations proposées...)

Nous avons eu la bonne surprise de pouvoir compter deux nouveaux membres au comité, Fabrice Lemièrre et David Lorimier. C'est une grande joie de les accueillir. Je lance un appel aux bonnes volontés qui seront bienvenues.

Depuis 4 ou 5 ans, la fête patronale de septembre accueille un nombre quasi-identique de personnes, les tentes sont pleines, 150 repas sont distribués le samedi soir et 300 le dimanche midi. Cette année, c'est « Tino Martinez », chanteur-imitateur, qui a animé le repas du dimanche.

Le comité apprécie de pouvoir intégrer son petit mot dans ce bulletin, il marque ainsi son empreinte dans le temps et il offre ainsi aux habitants la possibilité de se retrouver à ses manifestations, portes-ouvertes :

- 9 janvier à 14h30 : Galette des rois*
- 5 mars à 20h00 : Choucroute*
- 9 avril à 20h00 : Coq au vin*
- 30 juillet à 20h00 : Moules frites*
- 17 et 18 septembre : Fête Saint-Floxel*
- 22 octobre à 20h00 : Couscous*
- 4 novembre à 20h30 : Assemblée générale*

Jacques ONFROY



Un monde fou à table !

Association Saint-Florel Animations

Au nom de l'Association, Je présente mes meilleurs vœux de bonheur et de bonne santé à tous les habitants de la commune pour cette année 2005.

Je profite du présent moment pour remercier toute l'équipe qui m'entoure et Je formule le vœu qu'ensemble nous continuerons à nous motiver pour vous proposer diverses animations tout au long de cette nouvelle année.

Des projets sont déjà à l'étude :

- *animation pour les enfants : Mardi-gras vers la mi-février.*
- *concert d'une harmonie en avril.*
- *troisième rallye pédestre fin juin ou début juillet.*
- *excursion en bateau sur la Douve fin juillet.*
- *d'autres suivront au cours de l'année.*

C'an dernier, Je vous avais fait part d'un grand projet en cours d'étude sur la réalisation de circuits pédestres et l'apposition des noms des « chasses » de Saint-Florel. Ce projet se concrétise puisqu'un premier circuit pédestre a été inauguré en octobre 2004 et les participants à cette première randonnée ont très aimablement posé les premières pancartes. Ce circuit sera fini de baliser pour le début de l'été.

Vous voyez que l'Association continue d'œuvrer pour animer la commune, sous des formes très variées et nos meilleurs encouragements est votre présence lors de nos diverses manifestations. J'é mets le vœu à l'instar des autres présidents des associations saint florellaises que vous serez encore plus nombreux à participer aux diverses manifestations proposées.

Pour l'Association, le Président :

Michel DORVILLE



LE CLUB DES AINES

En ce début d'année 2005, je viens ainsi, que tout l'ensemble du Club vous offrir tous mes bons vœux de bonne et heureuse année et surtout une  parfaite santé à tous.

Le Club des Aînés va pour le mieux ; nous nous réunissons comme d'habitude tous les quinze jours  les jeudis après-midi.

 Un nouveau couple a rejoint le club, il y a été le bienvenu.

Pour 2005, nous continuons  nos concours de belote, dont le  premier est le Lundi 24 janvier.

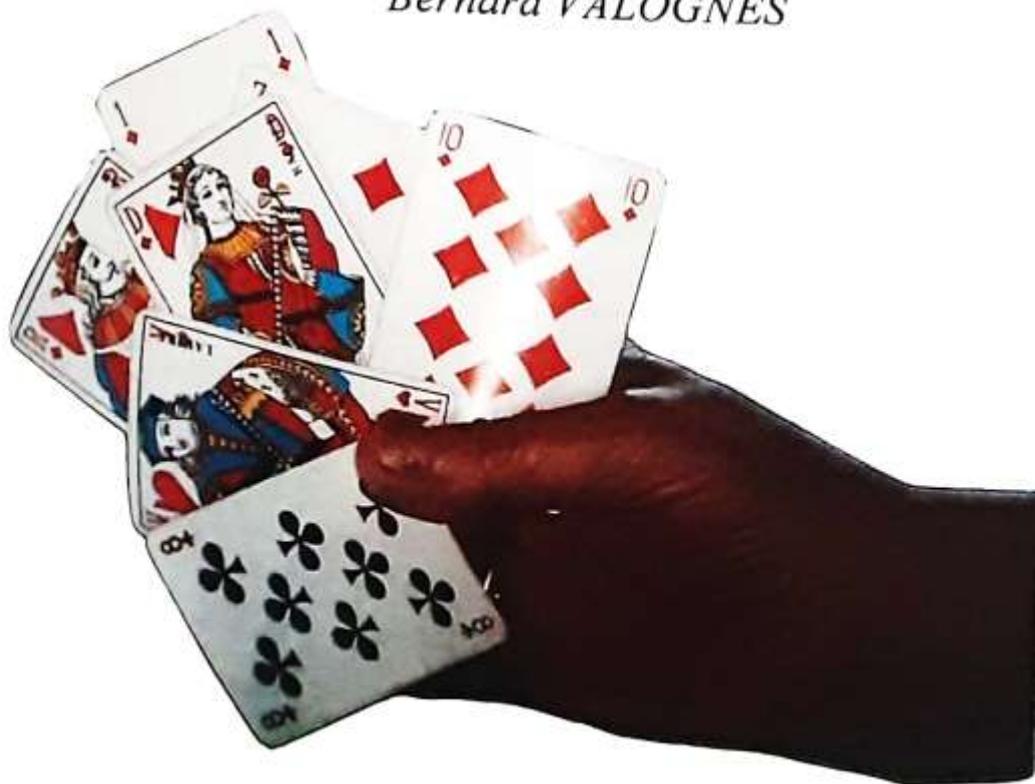
Quelques petites sorties sont toujours  au programme.

 Autrement, rien de spécial.

Si toutefois vous aviez quelques idées ou suggestions, venez nous voir  les jeudis après-midi.

On se dit donc à  bientôt et bien amicalement.

Bernard VALOGNES



Repas des aînés

*A tous ceux qui partent, Tchîn, Tchîn, Tchîn
A tous ceux qui restent, Tchîn, Tchîn, Tchîn
Je lève mon verre, à vous tous mes frères
Je veux chanter pour vous et vous saluer debout.*

C'est un peu en filigrane que ces mots semblent s'afficher quand le 16 octobre 2004, tous les anciens de Saint-Florel viennent à se retrouver... pour leur fête commune.

Tous les ans, la commune renouvelle cette journée qui semble avoir été spécialement conçue et réservée aux aînés de Saint-Florel. C'est un salut, un verre levé à l'occasion de ces retrouvailles... « Les gens sont faits pour se rencontrer »...

Mais on n'oublie pas ceux qui sont partis dans l'année ou ceux qui par souci de santé, n'ont pu être présents.

Après une messe à 11 heures où l'on se recueille et où l'on chante, préchauffant nos voix ; l'apéritif prend le relais sous les mots et les rires qui fusent de partout... et l'ambiance est lancée.

Arrivé au moment du dessert, chacune des personnes assises, étant rassasiées du repas très copieux, Denise DHERVILLE est entrée en surprise avec une belle composition florale offerte à Andrée LAGOUE à l'occasion de ses 65 ans jour pour jour ; ce qui a bien mérité une belle vague d'applaudissements, suivie de la bise de tous les messieurs... puis des dames. Quelle chance !

A la table d'honneur, se comptaient les doyens de la commune présents : « Geneviève TARDIF née le 20 avril 1926 et Maurice ALIX né le 6 février 1926.

Mais n'oublions surtout pas nos doyens de Saint-Florel : « Marie INGOUF née le 1^{er} janvier 1912 et Pierre LEBARBENCHON né le 19 janvier 1920.

Voilà une fête à chaque fois très réussie !

Comme pour tout ce qui favorise la joie, le bonheur, la rencontre et les retrouvailles, que cette occasion ne perde pas sa saveur et qu'elle se perpétue le plus longtemps possible... Pour les jours heureux...



Veillée de Noël

L'an dernier, vous aviez rencontré « Hugo et Aïssata » dans un conte qui s'appelait « Les couleurs ». Ce conte dessinait alors la difficulté de trouver une place parmi les autres quand on est différent, quand votre différence devient un handicap. Cette histoire nous renvoyait aussi à la force et à la magie de nos premiers amours.

Cette année, c'est le père Martin que nous avons rencontré à cette veillée du 18 décembre, sur un thème qui aurait pu s'intituler « Le regard ». Ce conte était à la fois traditionnel mais en même temps nous renvoyait à notre vie, notre regard de tous les jours.

Un splendide décor conçu par Laurent DAHIREL avait été mis en place pour accueillir tous ces acteurs mis en scène à l'occasion : Philippe BRISSET dans le rôle du père Martin, Edmond DECOURVAL et Maurice LADUNE pour les deux SDF, Pierre LEVÉZIEL pour le balayeur de rues, Maryline HAMON pour la jeune femme et son enfant, et Louis DUPONT dans le rôle du prêtre ; pour cette histoire contée par Christelle LECARPENTIER...

Le père Martin est un petit cordonnier, comme on aurait pu en rencontrer au milieu de ce siècle. Dans un petit village, il ressemblait toute la commune. Assis dans son bon fauteuil de paille, au coin du feu, lisant l'évangile de la nativité, il s'étonne de voir qu'il n'y avait de place nulle part pour accueillir cette modeste famille dont Marie attendait son enfant.

Alors que le père Martin s'endort sur sa lecture, il est soudainement réveillé par une voix qui l'appelle... « Demain, je passerai dans la rue, mais sois attentif... ».

Le père Martin est alors sûr que cette voix est liée à l'évangile et que son maître va passer... Il ne quittera donc plus sa fenêtre de la journée.

Apercevant tout d'abord, dès les premières lueurs du jour, « le balayeur de rues »... malgré qu'il ait bien autre chose à voir, mais ne pouvant pas être indifférent à ce pauvre homme qui travaille ce jour de fête sous le froid du dehors, il l'invite alors à se réchauffer et prendre une tasse de café et lui raconte son histoire tout en ne quittant jamais des yeux la scène extérieure.

Ensuite deux SDF entrent en scène, le gros bonnet à oreillettes, l'imper, la musette en toile camouflant 2 casse-croûtes et la bouteille de pinard... Leur arrivée inénarrable dédramatisait alors deux mendiants faisant l'aumône... chez le père Martin qui les accueillait. Cette scène nous renvoyait aux « restos du cœur ».

Et puis soudain, son regard fut attiré par une jeune femme misérablement vêtue, portant son enfant dans ses bras... le cœur du vieil homme s'émut. Il l'accueille, lui offre un morceau de brioche, et du lait pour le petit ; mais le p'tit bonhomme ne portait pas de souliers... alors, il lui offrira ses plus beaux, son chef d'œuvre... et il revint à la fenêtre ; vraiment cet homme là... « Il changeait la vie ».

Mais le maître ne paraissait pas !

*Quand la nuit vint, il ouvrit son livre mais la tristesse l'en empêcha :
« Il n'est pas venu... Il n'est pas venu... »*

Tout à coup, l'étroite échoppe se trouva pleine de monde ; le balayeur, les SDF, la jeune maman et l'enfant qui prit le livre du bon vieux et se mit à le lire : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... toutes ces fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces petits, c'est à moi que vous les avez faites !... Humblement, il est venu.

Suite à ce merveilleux conte coupé de musiques et chansons, l'histoire du « Petit âne gris » a fait silence. En hommage aux humbles gens sans importance, qui rendent toujours service sans jamais dire Non !, les flûtes de Clémence MÉRIENNE et de Rose LECARPENTIER nous ont donné des frissons.

Démarrant par un pot pourri, cette veillée s'est clôturée de même avant de regagner la salle communale où l'on a partagé le traditionnelle bûche de Noël préparée par nos « meilleures cuisinières »...

« Le bonheur, c'est partager ! »

Merci à tous et à chacun, du plus petit au plus grand parmi les acteurs et invités à cette veillée. Sans chacun, il aurait manqué la saveur de cette fête.



Arbre de Noël

Depuis déjà de bonnes années, l'arbre de Noël revient tous les ans, et cette année un petit peu plus tôt qu'à l'habitude.

Si Saint-Flozel, lentement, voit sa population grossir tous les ans, dix naissances se sont comptées en 2007... parmi les 81 enfants âgés de - 0 - à 11 ans inclus, c'est important ! La petite dernière porte le joli prénom de Louison et son premier cri fut poussé le 8 août ; tandis que la plus grande, l'aînée à cet arbre de Noël, était Inès LACOFFRE née le 27 février 1993 parmi les 9 enfants de 11 ans en cette année 2007.

Si nous avons deux remerciements à porter à cette occasion, c'est tout d'abord à la commune qui met en place cette fête dont les objectifs sont : la rencontre, le partage et la joie de nos enfants ; mais aussi, un second remerciement revient aux familles qui répondent oui ! qui viennent et permettent ainsi que se perpétue cette occasion.

Un petit rappel au passage, les familles qui n'ont pas pu venir peuvent passer en mairie rechercher leurs cadeaux qui sont à leur disposition durant les deux semaines qui suivent l'arbre de Noël. Et puisque cette photo ci-dessous nous présente une belle réunion de famille, reprenez votre bulletin de l'an dernier et retournez à cette page de « l'arbre de Noël ». Sur la photo, notre fidèle père Noël présente deux petites fleurs jumelles... Essayez donc de les retrouver sur cette photo prise un an plus tard... et si vous avez trouvé, faites jouer vos enfants.



INFOS PRATIQUES

Mairie02.33.41.24.25
Ouverture le lundi de 17h à 19h
Le mercredi de 9h à 12h

Paroisse : Jacques HAUPAIS.....02.33.41.24.72

SERVICES PUBLICS

Gendarmerie.....02.33.21.71.20 ou le 17

Pompiers.....02.33.41.14.99 ou le 18

S.A.M.U......15

Syndicat d'eau.....02.33.41.23.85

Mardi au vendredi 8h-12h
13h30-17h

Samedi 8h-12h

Communauté de communes.....02.33.95.41.50

Lundi 13h30-17h30

Mardi au vendredi 8h30-12h30

13h30-17h30

Samedi 9h00-12h00

Perception.....02.33.41.23.38

Mardi au vendredi 8h30-12h30
13h30-16h30

Déchetterie.....02.33.21.60.35

Lundi, mercredi et samedi 9h00-12h00
13h30-18h00

Sous-Préfecture de CHERBOURG..... 02.33.87.81.81

8h-11h45

13h45-17h30

sauf le vendredi, fermeture à 16h30

Equipement de ST SAUVEUR (DDE).....02.33.21.63.00

8h30-12h

13h30-17h

Poste de MONTEBOURG.....02.33.41.11.59

Lundi au vendredi 9h-12h

14h-17h

Samedi 9h-12h

SERVICES MEDICAUX ET SOCIAUX

Médecins Montebourg :

Dr BAUDRY.....	02.33.21.1426
Dr DUTARET	
Dr CAILLARD-LE PORT.....	02.33.95.22.87
Dr TRIBOUILLARD.....	02.33.41.12.26

Dentiste :

Dr BAUDIN.....	02.33.41.12.82
----------------	----------------

Masseurs-Kinésithérapeutes :

A. HURAU.....	02.33.21.15.39
O. TIRAPU – JF DELAHAYE.....	02.33.41.28.09
S. RENET	

Infirmiers :

Cabinet LECONTE, LEDORMAND, LOIT, PEIGNEY...	02.33.21.03.08
--	----------------

Pédicure :

C. LETHIMONIER-ARTU.....	02.33.21.13.66
--------------------------	----------------

Pharmaciens :

J. MATEOS.....	02.33.41.22.21
A.M. MOUSSARD.....	02.3341.20.50

Ambulance-Taxi :

A. TELLIER.....	02.33.41.23.50
-----------------	----------------

Maison de retraite de Montebourg.....	02.33.21.70.70
---------------------------------------	----------------

Hôpital de Valognes	02.33.95.70.00
---------------------------	----------------

Hôpital Pasteur de Cherbourg.....	02.33.20.70.00
-----------------------------------	----------------

ADMR Saint-Lô.....	02.33.77.13.20
--------------------	----------------

Correspondant local : Mme LELONG.....	02.33.41.23.25
---------------------------------------	----------------

Relais assistantes maternelles.....	02.33.95.40.50
Elvire MORAND Mairie de Montebourg	

RENSEIGNEMENTS DIVERS

ARTISANS ET COMMERCANTS EXERCANT LEUR ACTIVITE A SAINT-FLOXEL

- | | |
|--------------------|--|
| - AU FIL DU TEMPS | Laines et broderies |
| - FRANCOISE Daniel | Vente et réparation automobile |
| - HAUTEMANIERE D. | Carrosserie |
| - LOIT Serge | Menuiserie |
| - RENET François | Contrôle automobile |
| - S.T.G.T. | Transports nationaux et internationaux |
| - HMC ² | Station service |
-

ARTISANS ET COMMERCANTS HABITANT SAINT- FLOXEL ET EXERCANT LEUR ACTIVITE A MONTEBOURG

- | | |
|-----------------------|--|
| - FRANCOIS Blandine | Bazar |
| - MARIE Noël | Boulangerie, Pâtisserie |
| - LEPRESLE Jean-Denis | Menuiserie, marbrerie, pompes funèbres |
-

Nous remercions chaleureusement tous ceux d'entre eux qui ont contribué à la réalisation de ce bulletin par l'acquisition d'un pavé publicitaire.

Le Comité Rédactionnel :

Rédacteur : C. CAUCHARD

Avec la participation de : P. CEUNINCK ; M. DORAPHE, F. LEVEZIEL, P. VALOGNES

Mise en page : Christelle FRERET

« Tiré en 190 expl. en impression numérique par DIXIT COMMUNICATION (Cherbourg) »

Saint-Florel

Salle communale 60 personnes
parking privé attenant

Pour vos repas de famille, mariage, communion, baptême ...

Pour tous renseignements et location

02.33.95.10.03

02.33.41.17.53

moi j'achète
mes
gâteaux
à la ...



Boulangerie
Pâtisserie
Noël Marie

Chocolats Maison
Spécialité Pain : Baguette Cavaillone
5, Place Ch. de Gaulle
50310 Montebourg Tél. 02 33 41 12 70

CADEAUX
PARFUMERIE
BIJOUTERIE FANTAISIE

le bazar

JOUETS-FARCES ET ATTRAPPES
7, Place Charles de Gaulle
50310 MONTEBOURG
tél-fax **02.33.41.22.48**

MENUISERIE - Bois - Alu - PVC
Charpente - Escalier - Aménagement de combles

LOIT SERGE



SAINT FLOREL
Tél. : 02 33 41 20 08

POMPES FUNEBRES DE MONTEBOURG
MARDREMERIE - Habilitation n° 905002002

Jean-Denis LEPRESLE
rue Lecacheux
50310 MONTEBOURG



☎ atelier 02 33 41 13 78
☎ magasin 02 33 41 51 53
☎ 02 33 41 83 78



FR 01 319 304 952 0033 APE 454 C
CHAMBRE FUNÉRAIRE - ZONE ARTISANALE
☎ 02 33 21 55 91

AU FIL DU TEMPS
LAINES ET BRODERIES

2 Variété

1 Rue St Clair
50310 ST FLOREL

tél 02 33 03 97 83 port 06 24 97 29 47



STATION HMC 24H/24 - 7J/7 - CB

PERMANENCE

MARDI AU VENDREDI 9H30 - 18H00 NON STOP
SAMEDI 9H30 - 12H15 ET 14H15 - 18H00

VENTE ACCESSOIRES LUBRIFIANTS



LE CLOS DU LOUP - ST FLOREL

02 33 03 20 78



GARAGE FRANÇOISE DANIEL
AGENT PEUGEOT

PEUGEOT

Route de Carentan - 50310 Saint-Florel
Tél : 02 33 41 11 81 - Fax : 02 33 41 90 45



Carrosserie
Tôlerie
Peinture
Toutes marques

D. Hautemanière
Pose de pare-brise rapide

Rue Saint-Clair - 50310 Saint-Florel - Tél. : 02 33 21 18 99